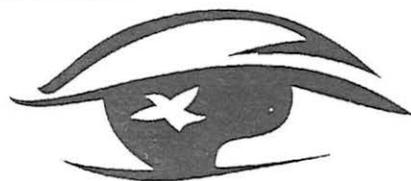


LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

CONVERGENCES CHRISTOLOGIQUES

mai - juin 1994

35 F

Modernité, voies spirituelles,
Christ pauvre et la médiation
salvatrice du Christ

Le salut, qu'en disons-nous ?

Jésus est-il universel ?

166

166-1994

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito	p.	1
Un acte théologique Christian DUQUOC	p.	3
La modernité aujourd'hui Le Christ sauveur et les voies spirituelles de l'humanité	p.	4
Comment annoncer le Christ pauvre à des sociétés de riches et de pauvres ? (Collectif)	p.	28
Déclaration de la Conférence épiscopale des U.S.A.	p.	40
Modernité, voies spirituelles, Christ pauvre et la médiation salvatrice du Christ Christian DUQUOC	p.	41
Salut et pluralité des voies spirituelles Christian DUQUOC	p.	49
Le salut, qu'en disons-nous ?	p.	54
Jésus est-il universel ? (Collectif)	p.	71
Final Jean-Marie PLOUX	p.	82

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Dans ce numéro, nous achevons la publication des actes de la session de christologie organisée par la Mission de France et ses partenaires en juillet dernier à Francheville. Cette session a bien été un "acte théologique", selon l'expression du Père Christian Duquoc.

Chacun de nos trois précédents numéros a été consacré à une des filières proposées pour aborder la recherche :

- n°163 Christ et Pauvreté
- n°164 Christ et Modernité
- n°165 Christ et Voies Spirituelles de l'Humanité.

Il était possible de se contenter d'une simple juxtaposition de ces trois filières. Le "Conseil de Mission", qui a préparé et piloté cette rencontre, a fait une option plus risquée : celle de proposer à tous les participants deux journées de "convergences", situées à la moitié et à la fin du parcours.

Ce croisement de notre réflexion a été effectué grâce à la reprise en séance plénière des travaux de chaque filière et aux deux exposés du Père Christian Duquoc.

1) La reprise de chaque filière

● Une **synthèse** des travaux de chaque filière a été présentée en séance plénière. Ces synthèses n'ont pas la prétention d'être un résumé exhaustif des échanges souvent passionnés de chacun des...carrefours. Plus modestement, elles tentent d'exprimer comment les participants se sont réapproprié le contenu des interventions.

● Chacune des synthèses a été suivie d'un **débat**. Nous retranscrivons ici quelques interventions, parmi celles qui nous ont paru les plus significatives. Elles sont à accueillir comme autant de touches qui complètent, nuancent ou modifient le tableau précédent.

2) Les deux exposés du Père Christian Duquoc

C'est au Père Christian Duquoc que revenait la tâche difficile de dégager la perspective théologique des questions abordées lors de cette session.

- Dans son **premier exposé**, fait à mi-parcours, le Père Christian Duquoc commence par pointer les déplacements opérés dans chacune des filières. Ces déplacements convergent vers un même constat, celui d'un coût imposé par la modernité, que les églises peinent à prendre en compte. L'hypothèse théologique qui s'ensuit pourrait être résumée de la façon suivante : la liberté proposée à chaque homme par Dieu passe par un chemin onéreux et tragique, celui de Jésus, le juste assassiné et ressuscité.

- Cette "hypothèse théologique", dans sa formulation ramassée, n'a pas manqué de susciter des réactions et des interrogations dans l'assemblée. Dans son **deuxième exposé**, présenté à la fin de la session, le Père Christian Duquoc la reprend sous un double éclairage. Le premier, celui du Salut, permet de préciser que si la réconciliation opérée en Jésus manifeste la proximité aimante de Dieu, elle ne résoud pas pour autant les questions existentielles qui taraudent l'homme.

Le second, celui de la médiation, s'attache à montrer que la manifestation de Dieu en Jésus Christ est originale mais non exclusive. Originale, puisqu'elle s'appuie sur la singularité de Jésus. Non exclusive, puisqu'elle advient sur un fond d'absence. L'Eglise, réalité historique et particulière, n'a pas la maîtrise du don de l'Esprit. Ainsi se dessine un écart qui invite à partir à la rencontre des autres traditions, y compris celles qui ne se réfèrent pas à une transcendance. Les agnostiques sont en effet les témoins précieux d'une absence intolérable, celle de Dieu et invitent à ne pas escamoter la nuit de son effacement.

- le **débat** qui a suivi se déroule autour des deux thèmes développés par le Père Christian Duquoc : la question du Salut et celle de l'universalité.

Nous publions enfin l'intervention finale de Jean Marie PLOUX, à qui la réussite de cette session de Francheville doit beaucoup. C'est également lui qui a veillé à la publication de ces actes, répartis sur quatre numéros. En votre nom à tous, nous lui exprimons notre gratitude. Puisse-t-on entendre son appel à l'humilité, à l'intelligence, à la folie et à la liberté !

Le comité de rédaction

UN ACTE THÉOLOGIQUE

La théologie n'est pas un savoir constitué, elle est en constitution. Elle s'efforce d'exprimer, en cherchant des concepts adéquats, le mouvement inachevé, et donc sans cesse se renouvelant, de la pratique des communautés chrétiennes ou des témoins excentriques. Le travail des membres de la Mission de France réfléchissant à leurs travaux et pratiques, si différents et en des pays si divers, est un **acte théologique**. En effet, distance y fut prise à l'égard du quotidien de l'action pour en mesurer la valeur passée, autant que faire se peut, et en prévoir l'avenir dans nos situations mouvantes sous l'espérance ouverte en Christ et sous la Parole actualisée de l'Écriture. Il ne s'agissait pas d'évaluer l'action par rapport à une théorie théologique constituée par accumulation des traditions, mais de créer une hypothèse théologique qui, sous l'horizon de la foi au Christ, permette aux communautés une dynamique renouvelée. L'insistance des théologiens de la libération sur la théologie comme théorie d'une pratique chrétienne trouve ici une vérification. Et ce n'est pas rien dans l'effacement culturel de la pensée issue du christianisme.

Christian DUQUOC

La modernité aujourd'hui

La première étape de notre confrontation a porté sur la **modernité**. Pourquoi la modernité alors que la situation faite aux pauvres sur la planète est un scandale pour les consciences ? Pourquoi la modernité alors que l'urgence du dialogue entre les différentes voies spirituelles de l'humanité se fait chaque jour sentir ? C'est justement parce que la pauvreté de masse de certains pays dits du "Tiers Monde" et le retour de grandes pauvretés en des pays dits "déve-

loppés", comme la mise en évidence de la pluralité des voies spirituelles de l'humanité par le jeu des communications, sont un trait de la modernité contemporaine...

Nous avons donc pris le parti de dresser en quelque sorte la toile de fond de notre existence quotidienne et d'évoquer à grands traits cette modernité dont nous sommes héritiers et qui façonne les esprits de l'Occident depuis bientôt cinq siècles.

SYNTHÈSE

Nicolas RENARD a retenu quatre notes qui lui semblaient majeures et qui ressortaient des échanges des deux premiers jours. En les énonçant, il n'avait d'autre prétention que de restituer *"une espèce de climat, de culture dans laquelle nous baignons, même si, sur un certain nombre de points, nous avons vis à vis d'elle une position un peu critique."*

N.

R
E
N
A
R
D

1. - Affirmation d'un homme responsable et libre

Le premier trait à retenir est sans doute l'idée d'un homme autonome qui soit acteur de son devenir, l'idéal d'un homme "debout". C'est un homme qui essaie de rejeter toutes les formes d'oppression ou d'aliénation, même si, dans cet effort, il en recrée d'autres... Cet homme responsable veut se prendre en charge, il se trouve donc devant des choix à faire. Mais il doit les faire en un temps où plus rien ne va de soi, où plus rien n'est déterminé d'avance...

C'est aussi un homme qui, dans un effort de lucidité et de vérité sur soi-même, rejette tous les faux semblants et dénonce toutes les illusions dont il s'était bercé.

Enfin, c'est un homme qui attache une grande importance à la vie. La vie est devenue une valeur fondamentale. Pulsions de vie contre pulsions de mort, on traque, on dénonce tout ce qui est "mortifère" ; on lutte contre tout ce qui peut porter la mort ou qui risque d'atteindre la vie.

2. - Un homme en relation

Or, dans son aspiration d'autonomie, l'homme contemporain prend conscience d'une interdépendance qui lui interdit toute autarcie.

D'abord, dans son effort de transformation de la nature, il n'est plus dans une sorte de face à face distant par rapport à elle.

Au contraire, dans le mouvement de l'écologie, il sait qu'il en est issu et qu'il en dépend autant qu'elle dépend de lui. Cet homme est partie prenante d'un éco-système. Mais, c'est aussi un homme qui est en relation avec autrui, en dépendance d'autrui et qui doit apprendre à vivre avec cette dé-

pendance. Ceci n'est pas neuf mais l'énorme développement des moyens de communication et des médias a manifesté cela avec une nouvelle évidence. Il

faudrait sans doute évoquer la face intérieure de ce phénomène : la grande importance que prend le thème de l'amour, l'idéal de l'amour, dans notre société.

3. - Un homme qui doute du sens de l'histoire

Mais c'est aussi un homme qui a une nouvelle perception de l'histoire dans laquelle il s'inscrit. Héritiers du XIX^e siècle, nous avons reçu la vision d'une histoire dont la finalité était claire. C'était celle d'un progrès continu avec une fin clairement repérable qui donnait un cadre explicatif unique dans lequel on arrivait à intégrer tout ce qui se produisait. Cette idée n'a plus cours aujourd'hui, désormais le sens de l'histoire est constamment en débat. Il n'y a plus un sens de l'histoire parce qu'on sait qu'il est produit par des hommes différents dans l'espace

et dans le temps. Conscience nouvelle de ruptures de mentalité qui font que l'homme d'une époque est très différent d'autres hommes et que l'homme situé en un endroit donné de la terre ne porte pas sur le monde le même regard qu'un autre situé ailleurs. Le "sens de l'histoire", c'est toujours l'interprétation que des groupes, des hommes font de leur histoire et ces interprétations différentes parfois s'excluent, parfois sont en contradiction les unes avec les autres. Naturellement, ceci interfère avec les conditions du choix dont je parlais plus haut.

4. - Une question de vérité

Or, ce que je viens de

dire sur l'histoire, doit être

N.

R
E
N
A
R
D

étendu au problème de la vérité en général. En effet, le savoir s'est beaucoup développé mais dans une sorte d'éclatement où chaque savoir évolue dans une autonomie relative. Le temps de l'Encyclopédie, où quelques esprits étaient capables de faire la synthèse de tous les savoirs d'une époque, est fini. Nos connaissances sur l'homme et sur le monde se sont considérablement élargies mais, paradoxalement, notre "a-connaissance", nos zo-

nes de non-connaissance se sont aussi élargies ! Là encore, un certain nombre de choses n'allaient de soi que parce que nous en avions une représentation tout à fait superficielle. Les scientifiques se rendent compte qu'à la limite, et pour prendre une formule un peu paradoxale, plus ils avancent, moins ils connaissent. La vérité est partielle, provisoire et relative. Demain, nous aurons un autre regard sur le monde qui nous entoure.

Ces quatre traits, qui semblent incontournables, ne sont pas soustraits pour autant au regard critique. En tout cas, on ne saurait en faire fi quand on s'interroge sur le salut en Jésus-Christ.

DÉBATS

Sur cette toile de fond, plusieurs participants ont apposé des couleurs qui apportèrent au tableau plus que des nuances... Les premières vinrent d'amis résidant à l'étranger. Ils firent ainsi la preuve, si besoin était, que la modernité était un phénomène d'ampleur mondiale... D'autres, ensuite, sont apparues à partir d'expériences vécues en France.

VUES D'AU-DELÀ DE NOS FRONTIÈRES...

Jean Gesquière, d'abord, montre comment, à partir de la chute du Mur de Berlin, la réunification de l'Allemagne, dont il est témoin, met en relief des tensions internes à la modernité en Europe. D'une certaine manière, en effet, marxisme et capitalisme ont été liés dos à dos comme deux faces de la modernité. La confrontation n'est pas seulement économique, elle porte sur la morale et les idées.

“Qu a-t-on trouvé à l'Est ? Un homme vidé de tout sens de responsabilité personnelle, une incapacité d'affronter le virage accéléré du monde libéral avec, en corollaire, une économie totalement en ruine. Des gens qui étaient considérés comme l'élite du monde de l'Est se sont trouvés tout d'un coup les prolétaires du monde de l'Ouest. Cette frustration mêlée à l'insécurité du travail s'est exprimée dans la violence. Celle-ci s'est exercée d'abord contre des étrangers qui étaient là depuis longtemps au nom de la solidarité prolétarienne : Vietnamiens, Roumains par exemple. Cette violence est nourrie du fait que ses protagonistes sont dépourvus de pensée personnelle. Habités à penser collectivement, les habitants de l'Allemagne de l'Est cherchent instinctivement une idéologie de remplacement et c'est pourquoi le phénomène néo-nazi est reparti de l'Est, de Ristov par exemple, et non de l'Ouest.”

A partir d'un tout autre horizon, puisqu'il vient de l'Inde, **Félix Machado** souligne l'envers du décor précédemment esquissé qu'il trouve d'ailleurs *“trop positif et presque élitiste”*.

Il évoque alors :

“l'homme frustré, l'homme désespéré qui, dans plusieurs pays du monde, est aux prises avec le terrorisme, avec la pauvreté, avec la misère.”

Et il ajoute :

“le soit-disant progrès n'empêche pas que l'homme d'Occident sente un vide intérieur, qu'il cherche quelque chose, peut-être un sens, qu'il ne trouve pas. Cette frustration de l'homme fait aussi partie de la modernité”.

A ces propos, **Jean Galisson** apporte une sorte de confirmation en se faisant l'écho d'un témoignage venu de Chine dans lequel on notait le fait que les suicides y sont exceptionnels et que, au contraire, les hommes et femmes de ce pays se caractérisent par un fort vouloir vivre.

Le point de vue de Félix Machado est d'ailleurs corroboré par **Jean Nyémé** qui réagit à partir du Zaïre et des pays d'Afrique

| *“encore imprégnés par le sacré, où l'homme garde le sentiment d'être en relation avec la nature et avec autrui”.*

Il lui semble que

| *“dans la modernité, il y a un vide laissé par l'absence de place faite à Dieu...”*

D'autre part, il demande qu'on n'oublie pas que la modernité européenne s'est construite aux dépens de l'Afrique et qu'elle continue à l'agresser.

Position à laquelle **Francis Cagnac**, qui vit au Cameroun, voudrait apporter quelques nuances. Tout en reconnaissant que certains Africains chrétiens s'expriment comme Jean Nyémé, et que personne ne peut nier cet aspect d'agression, il fait remarquer que

| *“parmi les aspects positifs de la modernité reconnus par des Africains, il y a le sens des droits de l'homme et l'idée d'égalité entre les hommes. Choses qui ne viennent pas de la tradition africaine”.*

Jacques Meunier, en témoin des évolutions qui secouent l'Asie aujourd'hui, souligne la différence de rythme dans le passage des divers pays du monde à la modernité. Alors que

| *“le mouvement de modernité a été, en Europe, un processus lent, à la mesure de l'homme, dans d'autres univers il se fait dans une accélération extraordinaire qui mène à des ruptures si fondamentales qu'on peut se demander si les hommes auront la possibilité de porter un regard critique sur ce mouvement et sur eux-mêmes.”*

AUTRES REGARDS... DE FRANCE

D'autres points de vue s'expriment alors, à partir d'expériences différentes en France.

Deux syndicalistes prennent la parole : **Pierre Germain** insiste sur l'individualisme de l'homme contemporain, son repli sur soi voire sa solitude qui sont l'envers de son ambition d'autarcie.

Michel Blondel ajoute au tableau un cinquième point, élargi d'ailleurs à l'ensemble du monde :

“la domination de l'argent, le fléau du chômage et des inégalités avec les luttes qu'ils requièrent et suscitent.”

A partir de son expérience de dialogue avec des musulmans en France, **Gilles Couvreur** rappelle aussi que

“l'espace économique n'est pas isolable d'une réflexion sur la modernité car c'est elle qui réduit à la famine les hommes venus du Sud.”

D'autres vont plus loin, ainsi **Arnaud Favart** qui conteste fortement, dans la présentation faite de la modernité,

“une certaine survalorisation des aspects de l'homme libre, responsable et capable de prendre en charge son avenir”.

Il lui semble qu' au contraire, on entend

“dans de nombreux discours économiques et autres, l'étroitesse des marges de manoeuvre et les contraintes de plus en plus fortes. A telle enseigne que les jeunes, quand ils essayent de penser à leur avenir, sont plutôt préoccupés de trouver des issues, des évasions quand les filières qui leur sont proposées les mettent souvent dans des impasses qui les empêchent d'assumer des choix.”

Point de vue partagé par **Yves Petiton** qui trouve que beaucoup d'hommes sont privés de l'autonomie et de la liberté par lesquelles on a caractérisé idéalement l'homme moderne,

“pas seulement parce qu'ils sont en marge, mais parce que, en fait, ils sont niés dans leur droit même à être hommes autonomes, par le type de modernité que nous développons. Cela apparait au plan économique mais se révèle aussi de l'intérieur de la modernité occidentale car l'homme y est manipulé par ce que lui-même produit.”

Et **Michèle Miguel-Delvarre**, à partir de son expérience de psychanalyste, poursuit cette évocation de l'envers du décor. L'expression de doute et de soupçon qui semble caractériser l'homme moderne tel qu'il a été esquissé dans les carrefours, ne cache-t-elle pas subtilement un certain discours de maîtrise ? Elle en donne quelques exemples :

"Je me demande si, derrière l'importance considérable apportée à la vie, il n'y a pas la négation de la mort... On a dit que l'homme moderne rejette les faux-semblants, comme s'il en avait effectivement la maîtrise, mais il y a parfois une certaine vérité à entendre dans les faux-semblants..."

Ce serait autant de symptômes de l'angoisse et du désarroi de l'homme moderne. Mais je voudrais souligner aussi la modification de son rapport au temps. L'homme moderne, aujourd'hui, vit dans un présent permanent. De quelle mémoire est-il alors porteur ? Et quelle est sa capacité d'anticiper ?"

Jean Garreau va élargir la question en demandant si un certain nombre des ruptures signalées par Nicolas Renard ne sont pas le signe de la fin d'une période de modernité et peut-être l'aurore d'une période de post-modernité... De ce point de vue :

| *"la fin des certitudes scientifiques est aussi la fin du scientisme".*

Jean voit un deuxième signe de rupture dans ce qui vient d'être dit à propos du temps et qui trouverait sa vérification dans

"l'abandon d'une certaine conception de l'histoire et du sens de l'histoire que le marxisme a illustré de manière particulièrement forte. Un troisième type de rupture serait la fin des grands mouvements collectifs avec, en corollaire, non pas l'individualisme mais l'individualisation, l'affirmation de soi. Ce n'était pas forcément le cas quand on était dans un collectif qui parlait pour soi. Enfin, la réappropriation de la nature et de l'environnement me paraît être quelque chose de nouveau qui n'était pas dans la modernité et qui est peut-être significatif de l'apparition d'une autre ère."

Toutes choses qui devraient nous conduire à mieux circonscrire le concept de modernité et, éventuellement, à nous prononcer sur celui de post-modernité... Devant ces nuances, ces points de vue différents ou ces contre-points, **Nicolas Renard** redit qu'il a essayé de saisir une

espèce d'idéal auquel l'homme moderne se réfère mais il reconnaît que la réalité en est parfois tout à fait l'inverse !

Pourtant, comment ne pas tenter de comprendre l'idéal d'une société et sa culture quand on essaye de réfléchir sur ce qu'on dit de Jésus-Christ et de son salut ? C'est l'essentiel de la communication faite par **Hugues ERNOULT**, à partir de la réflexion centrée sur la modernité.

SYNTHÈSE

H.

E

R

N

O

U

L

T

Salut à tous !

C'est le titre ! J'aurais pu dire : salut et modernité, ou bien : salut et fraternité car tous ces mots là sont venus dans nos échanges.

Je suis frappé par la richesse foisonnante de ce qui a été dit. J'y vois le foisonnement de la vie qui cherche et explore à partir de ce monde vivant et complexe. Et cela me semble caractériser notre façon de faire de la théologie et marquer un certain changement : Dans un monde triomphant et sûr de son progrès, notre discours sur la foi

était silence, était critique. Au contraire, dans un monde où plus rien n'est évident, semble se dessiner un discours positif sur la foi, mais un discours encore tâtonnant, encore en recherche, peut-être un discours vivant...

Pour tenter de refléter cette richesse, richesse où l'on peut retrouver à la fois – et je vous invite à les chercher – des croisements, des connivences mais aussi des contradictions qu'il faudra bien creuser, je veux vous livrer une série d'images.

H.

E
R
N
O
U
L
T

1. - Le salut c'est la liberté

Comme nous l'a dit Nicolas, notre rapport au monde a changé ; nous le percevons comme ambivalent avec une face sombre et une face lumineuse. Nous sommes heureux de vivre dans ce monde et pourtant, à certains moments, il y a une rupture. Nous voulons "être avec" mais nous n'acceptons plus d'"être comme", nous résistons. Avec le monde, nous sommes

perpétuellement entre acquiescement et résistance. C'est dans cette rupture que le salut apparaît sous la figure de la liberté. Je cite l'un d'entre nous : *"Je découvre en Jésus-Christ que je suis un homme libre, c'est-à-dire réconcilié avec moi-même, bien à ma place, bien avec les autres, juste là où je dois être en vérité et en vraie modestie."*

2. - Le salut c'est la vie

Dans ce monde frappé de vie et de mort, être disciples de Jésus-Christ c'est rester ouvert à la vie, rester en quête. *"Le salut devient quelque chose à expérimenter, à vivre, comme une traversée"*. Je cite encore : *"Nous sommes témoins que Jésus-Christ permet à certains de traverser épreuves et échecs."* *"Redressez-vous, relevez la tête vous qui ployez sous le joug."* Pour résister aux tendances

mortifères : faire confiance à l'amour...

Le salut est quelque chose à expérimenter comme une fraternité, sans exclusion. *"Avec le Christ, on passe de la fraternité du sang, de la filiation de la race, de la chair, à la fraternité universelle au nom du Père."* *"Notre Père..."* Le salut prend la figure d'un vivre ensemble, pas n'importe comment, pas n'importe où, et pas avec n'importe qui.

H.

E
R
N
O
U
L
T

3. - *Le salut comme parole*

Le salut est donné dans une Parole. Mais cette parole est difficile et l'on se demande même si elle est seulement possible ...

A quelles conditions le serait-elle ? On a dit : proximité des pauvres, nécessité du temps du silence et du compagnonnage, opportunité pour qu'elle soit entendue... Cette question de la prise de parole et de son lien avec le vécu reste en débat et un débat à vif.

En tout cas cette parole, si elle est salut, se présente sous la figure d'une parole adressée, c'est-à-dire dite à une personne. Elle est parole à recevoir et la figure en est la parole de l'Évangile.

4 - *Le salut comme doute*

Dans ce monde entre doute et certitude, le Christ nous sauve des absolus : *"Le Christ*

Cette parole, si elle veut être salut, est parole à échanger et à partager.

Mais, plus encore, elle doit être une parole qui suscite, une parole qui autorise, une parole qui a autorité, une parole qui institue comme sujet c'est-à-dire comme homme ou femme capable de créer. "Le salut ne peut pas être un plan de salut réduisant l'homme au rôle d'exécutant. Le salut doit être ce qui rend l'homme créateur."

Si elle veut être salut enfin, la parole doit être liée au pardon. Je cite l'un d'entre nous : "Le pardon n'existe que lié à la parole du Christ. Sans Lui, il n'existerait pas."

nous fait refuser un idéal sans chemin".

5. - Le salut comme chemin

"Nous sommes invités à passer, du salut à l'espérance."

Au coeur de cette affirmation se révèle une question : Quel lien y-a-t-il entre un salut dont nous vivons maintenant et ici, et la question du salut après la mort, la question du salut de ceux qui sont oubliés, niés ? L'espérance, bien mise à mal aujourd'hui, est pourtant ce qui fait marcher l'a-

venir.

Le salut se présente donc comme itinéraire. *"Sur le salut on ne dit pas quelque chose, on fait le récit d'un itinéraire."* Je cite encore : *"La foi est l'itinéraire de chacun, un chemin de vie avec les autres, un itinéraire de traversée."* A Emmaüs, il y a un aller et un retour.

Le Christ sauveur

et les voies spirituelles de l'humanité

D'une certaine manière, la modernité a été inaugurée en 1492 par la rencontre tragique de l'Europe méridionale et de ce qui fut baptisé plus tard par elle : Amérique Latine. Cette rencontre s'est faite dans la négation de l'autre et le refus de la pluralité. Cinq siècles plus tard, la pluralité est devenue une donnée majeure de la modernité, en particulier la pluralité des voies religieuses et, plus largement, des voies spirituelles de l'humanité. Nous passons lentement, dans l'Eglise comme dans la société civile, d'une exclusion de l'autre comme autre ou de sa réduction au même à une reconnaissance de la différence. C'est donc à partir des lieux-frontières où la différence nous atteint que nous devons aussi aborder la question du salut en Jésus-Christ.

Ces lieux-frontières sont aussi bien

quelques pays d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique Latine, que des quartiers de nos banlieues ou des secteurs sociologiques. Partout, mais de manières fort différentes, des hommes et des femmes édifient une société en se référant soit à une religion soit à une conception du monde et de l'histoire. D'autres sont simplement à la recherche d'un sens de leur vie et de la vie du monde. Ce sont toutes ces attitudes où l'homme engage ses raisons de vivre et d'espérer, ses luttes et ses défaites, que nous reconnaissons comme des **“voies spirituelles”** et pas seulement les expressions religieuses au sens strict. Ce sont elles, dans la mesure où nous en reconnaissons la force et la vérité, qui viennent interpeller le christianisme, l'aider à reprendre à nouveaux frais la réflexion sur le mystère central du salut.

Bénédicte DU CHAFFAUT et Jean TOUSSAINT eurent la mission délicate de tracer les grandes lignes du cadre de notre échange.

SYNTHÈSE

B.

D

U

C

H

A

F

A

U

T

1. - QU' EST-CE QUE LE SALUT ?

Pour avoir quelque chance de parler des mêmes réalités, nous avons essayé de nous entendre au départ sur ce que pouvait être pour nous le salut.

Il nous a semblé que c'était la possibilité offerte à tout homme de pouvoir rencontrer et connaître Dieu, comme source et plénitude de vie. Nous avons la conviction que ce salut est ouvert à tous les hommes lorsque ceux-ci sont vraiment fidèles à leur conscience. Cependant, la plénitude de ce salut est de pouvoir connaître le Christ à travers ce Jésus de Nazareth qui nous renvoie au Père. Tous ceux qui vivent au contact de l'Islam savent combien, dans cette rencontre, nous redécouvrons fortement dans

notre propre tradition cette tendresse d'un Dieu qui pardonne. C'est bien ce Jésus que nous sommes appelés à suivre en disciples.

Ce salut nous paraît être d'abord une libération qui désentrave l'homme de toutes les forces qui l'empêchent de vivre en plénitude, qui l'asservissent ou le font se replier sur lui-même. C'est donc une libération intérieure et une libération collective. Et, dans la mesure où l'homme s'accomplit pleinement, ce salut est la restauration de l'image de Dieu en chacun. Le salut dont nous parlons nous apparaît enfin comme une formidable espérance en un au-delà de la mort.

2 - LE SALUT : FIDÉLITÉ A LA CONSCIENCE, ÉVEIL DE LA CONSCIENCE

Cependant, si ce mystère du salut se dit en plénitude à travers la connaissance du Christ, nous pensons profondément qu'il existe dans d'autres traditions spirituelles et donc qu'il n'est pas la propriété exclusive du christianisme. C'est ici, sans doute, qu'il faut faire toute sa place à la conscience. Tous nous avons été les témoins émerveillés d'hommes et de femmes inspirés par ce que nous avons appelé "une conscience éveillée".

Nous reprenons ce thème de la tradition bouddhiste sans vouloir le dénaturer ou le récupérer d'aucune sorte, mais parce qu'il nous paraît indiquer, par contraste avec une conscience endormie ou aveuglée, le travail à faire en chacun pour que sa conscience soit attentive à la vie, aux autres, à la souffrance, à la mort. Cet éveil de la conscience

n'est pas automatique. Il se fait toujours dans une tradition humaine et par la médiation des hommes. Nous avons beaucoup souligné combien certaines traditions spirituelles de l'Asie donnaient une place importante à cette conscience et à l'effort, à la discipline requise pour parvenir à cet éveil qui est un décentrement de soi. L'expérience du Za Zen peut en témoigner...

Ainsi, des gens d'autres religions ou traditions spirituelles sont capables de se lever au nom de cette conscience éveillée, pour défendre des enjeux importants qui leur tiennent à coeur.

Et bien des maturations de la conscience humaine sont venues par des non-chrétiens... L'histoire des Droits de l'Homme en témoigne amplement.

3 - JÉSUS-CHRIST ÉVEILLE À L'ESPRIT

Les "éveillés", qui savent se lever, sont fidèles à leur conscience, comme Jésus lui-même l'a été. Ils sont fidèles à l'Esprit. Et si l'on se réfère au passage de Matthieu 25, on peut dire que Jésus se reconnaît en eux.

Cependant, si nous avons la conviction profonde que l'Esprit de Dieu travaille en chaque homme, nous savons aussi que chaque homme, quelle que soit sa tradition, ne se rend pas forcé-

ment disponible à cet Esprit qui se tient en lui. Cette surdité à l'Esprit n'est pas seulement personnelle : trop souvent les grandes religions forment des barrières entre les hommes, alors que Jésus lui-même a remis en cause par son comportement et sa foi toute une dogmatique religieuse et la société elle-même. La croix en fut l'issue et reste signe de contradiction de la fidélité à l'Esprit.

4 - RECEVOIR DES AUTRES, SERVITEURS DE L'ESPRIT

Nous sommes très sensibles au fait que des chrétiens ont vécu leur foi, et la vivent souvent encore, sous le mode de l'exclusivité. Des témoins de l'Esprit, des serviteurs de l'homme en d'autres traditions spirituelles nous le reprochent beaucoup. En effet, une certaine forme de

dogmatisme peut conduire à des tentations de mise en formule de Dieu, et susciter aussi le sentiment de détenir une vérité exclusive. Pourtant, l'Ancien Testament nous révèle bien Dieu comme le Tout Autre, et Jésus insiste bien sur le fait qu'il lui faut s'en aller. Nous sommes convaincus

B.
D
U

C
H
A
F
A
U
T

que ces grandes traditions spirituelles peuvent nous aider beaucoup à lutter contre cette tentation.

Peut-être, nous aident-elles aussi à opérer ce que nous avons appelé des "délestages" sur le registre d'un langage qui nous questionne et où nous ne nous reconnaissons plus nous-mêmes. Par exemple : quand il s'agit d'exprimer le salut en termes d'expiation et de rachat, ou d'essayer de comprendre ce que peut être le péché originel pour nous aujourd'hui...

Enfin, il nous paraît clair que la foi chrétienne, en particu-

lier catholique, aurait beaucoup à gagner d'un rééquilibrage de la théologie du salut par celle de la création et de la révélation. C'est, en effet, le terrain commun d'un dialogue avec d'autres traditions spirituelles, le Judaïsme et l'Islam en particulier. C'est parce que l'homme – tout homme – est créé à l'image de Dieu, qu'il est appelé par Lui à être sauvé. Mais nous sommes aussi très sensibles au témoignage de quelques témoins venus de l'Inde qui nous disent combien certains hindous sont interpellés par la figure d'un Dieu qui, en Jésus, rejoint la souffrance des hommes.

SYNTHÈSE

Jésus-Christ concerne ou peut concerner tout homme

Énoncée et communiquée comme telle, cette proposition risque de n'être qu'une simple

pétition de principe, une proposition creuse. L'un des participants le disait avec quelque humour :

"Pour mes copains, c'est du chinois, et pour les chinois ce n'est pas pertinent !"

Comment donc concilier cette expression : "Jésus-Christ concerne ou peut concerner tout homme" avec les délestages que nous avons repérés, avec ce que nous ne tenons plus ? Je vous livre trois expressions parmi toutes celles qui ont été mentionnées :

- . Nous ne pouvons plus dire que Jésus-Christ est le seul chemin vers le Père.

- . Nous nous refusons à établir une hiérarchie entre les voies spirituelles.

- . Nous ne pensons pas non plus qu'il faille être croyant pour être pleinement homme. Félix Machado ajouterait à partir de l'Inde : *"Nous ne pensons pas qu'il faille être judéo-chrétien européen ou occidental pour être homme"*.

D'autre part Jésus n'a pas seulement dit : *"Je suis la vérité"* mais *"Je suis le chemin, la vérité,*

la vie". Il n'a pas, non plus, demandé à ses disciples de l'annoncer lui-même : Jésus, mais il leur a demandé d'annoncer la Bonne Nouvelle...

Tout cela nous conduit donc à mettre en doute l'aspect exclusif, exclusiviste de l'affirmation de la médiation universelle en Jésus-Christ. Encore faut-il nuancer ce propos comme en témoignent ces mots de l'un d'entre nous : *"De l'intérieur, je suis obligé de dire, Jésus-Christ unique médiateur. Je n'y suis pas obligé par fidélité aveugle à une formule héritée, comme de l'extérieur, mais de l'intérieur, par une conviction expérimentée, priée, par une joie intime"*. Cependant, j'ai l'impression que la réflexion des carrefours a inversé la perspective et s'est moins attachée à ce que nous sommes obligés de dire qu'à ce à quoi nous oblige ce que nous disons. Et, en ce sens, dire *"le Christ concerne ou peut concerner tout homme"*, nous oblige à tout un travail qui sera toujours à reprendre.

Alors pourquoi et comment, malgré toutes ces réserves, maintenir bon gré, malgré que Jésus-Christ concerne ou peut concerner tout homme? En quel sens est-ce que nous pouvons le dire ?

Dans leur réflexion, les carrefours ont presque tous mentionné : Jésus, le Christ, le Verbe et ils convergent pour convier

chacun à un élargissement sur chacun de ces trois pôles. En réalité, certains parlent d'"élargissement", d'autres d'"écart". Les premiers privilégient ainsi une relation ou une perspective de continuité, les autres parlent davantage en termes de rupture, de brèche, de vide, par où quelque chose peut intervenir. Ce sont deux façons différentes de s'exprimer.

1. - Premier élargissement proposé

Le premier élargissement auquel nous sommes conviés est celui de notre référence à Jésus dans les Évangiles dont trop souvent, surtout actuellement, on ne semble retenir que le mystère de mort et résurrection. Il nous faut aussi accueillir tout l'itinéraire de Jésus, à commencer par sa vie cachée : trente ans de vie cachée avant quelques mois de vie et de parole publiques.

C'est l'ensemble de la vie de Jésus qui donne son sens à sa mort et à sa résurrection et si nous tenons à cette référence à la vie de Jésus c'est, en fin de compte, parce qu'elle nous apparaît comme un critère décisif dans notre relation aux hommes et à Dieu. Nous savons que ce n'est pas le cas, bien souvent pour la plupart de ceux que nous côtoyons...

2 - Deuxième élargissement proposé

Le deuxième élargissement que nous proposons

porte sur notre référence au Christ. "Christ" est plus large que Jésus de Nazareth. Jésus a appelé à être disciple et à baptiser mais c'est à chaque personne, à chaque communauté, à chaque peuple, à dire dans sa langue, dans sa culture, dans son histoire, ce que signifie pour lui, être disciple et être baptisé et par conséquent de quel "Christ" il vit. A l'instar des diverses nominations de Jésus dans le Nouveau Testament, (Fils de l'Homme, Fils de Dieu, Premier Né, Image du Père etc), il y a là tout un travail d'appropriation à faire dans l'espace et dans le temps. L'universalité n'est pas la

simple extension d'une particularité, celle de Jésus de Nazareth. Elle se fait dans ce travail d'appropriation en chaque temps et en chaque lieu. Ce travail incorpore des éléments nouveaux, révèle des facettes nouvelles du mystère du Christ et rejoint des quêtes millénaires. Nous devons accepter foncièrement le risque et la chance que cela représente : ceux d'une pluralité des visages du Christ. Cette pluralité est parfois bafouée par le dogmatisme, par le latinisme romain, mais la manifestation de Dieu n'est pas terminée, nous n'avons pas fini de reconnaître en Jésus le Christ.

3. - Troisième élargissement

Enfin, c'est notre référence à Dieu même qu'il faut élargir. Un carrefour l'exprimait par la proposition suivante : *"Il y a un médiateur ; mais il y a des médiations"*. Le Verbe a pris chair en Jésus-Christ, mais tout homme a été créé dans et par le Verbe de

Dieu. Ne faut-il pas alors reconnaître que le Verbe est plus large que le Christ, le déborde en quelque sorte ?

Cet élargissement ne doit-il pas concerner aussi l'Esprit ? Certes l'expression : l'Esprit de

Jésus, est juste. Mais ne faudrait-il pas plutôt parler de : l'Esprit de Dieu, tel que le Christ nous le révèle et qui travaille dans le cœur de tous les humains ? (Sans négliger cette remarque : *"N'oublions pas que l'Esprit est descendu et qu'il n'est pas remonté."*)

Ce troisième élargis-

sement nous invite donc à réintégrer le Christ dans la Trinité, sans lui donner une place telle qu'elle éclipse le dynamisme de la Trinité.

Mais, j'ai conscience, en proposant cet élargissement, que ce dernier point est plus flou parce qu'il touche à l'inconnaissable et que cela reste à approfondir.

DÉBAT

Cet approfondissement, dit **Jean-Pierre Hennes** à partir du dialogue mené par des moines de différentes religions, ne peut se faire que

"dans le cheminement très humble de la relation avec des hommes et des femmes d'autres traditions. C'est dans cette relation que nous discernons le Christ en nous, et peut-être aussi en l'autre, mais sans inclure l'autre, ni l'exclure."

Et **Dominique Fontaine** fait écho aux propos de Bénédicte en rappelant que le terme de ce dialogue se trouve dans la *"surprise eschatologique"* du chapitre 25 de St Matthieu. Quand les hommes justes seront surpris d'être reconnus comme tels par le Christ, les chrétiens eux-mêmes *"auront à découvrir dans la surprise ce Christ sauveur"*.

Les échanges qui ont suivi ces deux interventions peuvent être regroupés autour de deux points qui sont deux tentatives pour mieux rendre compte de l'universalité du Christ et du respect des autres voies spirituelles sur lesquelles chemine l'humanité.

Le premier axe de réflexion tente d'exprimer cette universalité non exclusive en méditant

sur la cohérence des mystères du Christ.

Par le second, nous avons tenté de mieux prendre la mesure de la commune condition humaine.

L'UNIVERSALITÉ DU CHRIST A TRAVERS SES "MYSTÈRES"

Le premier "mystère" du Christ auquel nous nous sommes référés est celui de son incarnation. Le caractère premier de l'universalité du Christ n'est-il pas en effet qu'il soit né d'une femme, fille de l'humanité ? **(Paul Brisbout)**

Nous aurions peut-être tendance à évacuer la particularité du Christ comme si son abstraction était plus universelle. Mais l'aspect universel est plus fort encore si nous ne relativisons pas la particularité de Jésus, c'est elle qui est lieu et condition d'universalité. **(Jean Deries, Yves Petiton)**

L'incarnation n'est pas pour autant la seule manifestation du Verbe de Dieu dans l'histoire. Il faut tenir en toute rigueur la portée des mots de St Jean *"Et le Verbe s'est fait chair"* **(Elisabeth Magniny)** mais il ne faut pas réduire les manifestations du Verbe dans l'histoire des hommes à la chair du Christ. Les semences du Verbe sont présentes au long de l'histoire. **(Jean-Marie Ploux)**

Cependant, certains **(Jean Garreau)** craignent que l'on ne *"minimise l'événement central de l'Incarnation du Verbe en Jésus de Nazareth, tout Dieu et tout homme, et que l'on ne dissolve par là l'originalité incontournable du christianisme."*

Cette remarque conduit **Michèle Miguel-Delvarre** à ressituer l'événement du Christ au sein du mystère de la Trinité.:

"Je pense que dans le christianisme nous avons une représentation qui met l'accent sur un Christ "divisé" – sans confusion – entre son humanité et sa divinité ; divisé parce que les deux éléments restent distincts, engendrant donc un écart. Cet écart, on le retrouve dans la dimension trinitaire d'un Dieu en trois personnes : le "un" n'étant jamais complètement identifiable aux trois, sinon on ne le préciserait même pas. C'est là, je pense, que peut se dégager un mouvement d'excentration de notre Dieu, permettant à l'homme une identification possible, non pas au niveau d'une toute puissance mais dans ce qui surgit ou ce qui pourrait surgir comme manque. Je pense

| *qu'un Dieu qui s'annonce dans une décentration continue, peut tout à fait en concerner d'autres".*

Et pour donner sa pleine dimension d'ouverture à cette vision des choses il faudrait sans doute rappeler que si le Christ a été conçu du Saint Esprit, c'est la Pentecôte qui donne à l'Incarnation du Verbe sa pleine extension. **(Jean Deries)**

Reste que le passage de la particularité de Jésus à l'universalité du Christ s'est fait par la croix – expression de toute sa vie donnée – et la résurrection **(Hugues Derycke, Elisabeth Magniny)** et que le Christ mort et ressuscité est le sujet de l'annonce de la foi des premiers chrétiens. **(Benoît Deschamps)**

Cette universalité du Christ Ressuscité, du "Christ rassembleur" ne faut-il pas lui donner toute sa portée en s'inspirant de St Paul et en la référant à la fois à un homme en devenir et au cosmos tout entier ? **(Bernard Lacombe, Bernard Boudouresques)**

L'Eucharistie devient alors un moment de la vie où l'on signifie et expérimente le plus large et l'écart de cette médiation du Christ. **(Jacques Leclerc)**

LA COMMUNE CONDITION HUMAINE

Cette méditation à plusieurs voix sur le mystère du Christ a eu son contrepoint dans un échange sur la commune condition des hommes, comme fondement de toute universalité du salut. Or, ce qui a paru le plus commun à tous, c'est que nul homme ne se reçoit de soi-même.

En ne quittant pas le domaine des voies spirituelles, **Jean-Pierre Hennes** fait remarquer qu'en toute tradition religieuse, il y a l'expression d'une filiation dans une relation de maître à disciple. Le dialogue est donc à instaurer entre nos filiations en Christ et celles qui sont source d'existence pour d'autres traditions religieuses.

Plus profondément, peut-être faut-il insister *"sur l'idée de salut comme mise en relation de l'homme avec une altérité susceptible de fonder et d'éclairer son existence : par exemple la notion d'alliance. Comment parler de salut sans parler en même temps de mise en relation, et pas simplement d'une auto-promotion de l'amour, de la liberté..."* **(Serge Baqué)**

Intervention qui rejoint celle de **Michèle Miguel-Delevarre** remarquant que

| *"dans notre société, on veut à toutes forces évacuer la notion de culpabilité liée au mal parce qu'on la trouve le plus souvent mortifère. Or la culpabilité est simultanée*

à l'apparition de la personne. Elle est la résultante heureuse d'une inscription de l'homme dans une loi liée à son désir et non pas opposée à lui. Cette loi trouve ses racines universelles dans la non-superposition des relations d'alliance et de parenté. Alors les expressions religieuses témoignent probablement toutes de la même démarche de l'homme, tendant à exprimer son désarroi, mais aussi sa capacité à appréhender son incomplétude. De ce point de vue là, on voit mal qui pourrait dire, et comment, que les uns y réussissent mieux que d'autres."

Ainsi la nécessaire médiation pour que tout homme devienne homme - et fils - serait-elle un lieu possible d'universalité, chacun étant dépendant d'une parole libératrice qui l'institue comme sujet, aventure de toute une vie. (**Yves Petiton**)

Ce que **Bernard Lacombe** reprend avec le mot traditionnel et fort de "conversion", comme condition de toute humanité.

Cependant **Christophe Roucou** se demande s'il ne faudrait pas clarifier "*le rapport du salut au péché, qui n'est pas forcément le mal.*"

Sans prétendre répondre à la question, **Hugues Derycke** souligne que

"dans la tradition occidentale, le médiateur nous est interne. Il n'est pas simplement entre nous et le Père mais il est, en nous, médiateur de notre propre unité entre le péché et la grâce, entre notre pluralité, notre dispersion, et notre intériorité. Ce thème de l'intériorité chrétienne est sans doute vécu différemment dans la tradition orientale où le médiateur est peut-être plus l'Esprit, et dans la tradition occidentale où le médiateur est plus le Christ. En tout cas, le médiateur n'est pas simplement celui que nous risquons à l'extérieur de nous, entre nous et Dieu".

Et il ajoute :

"Cela complique sans doute un peu la tâche lorsque nous dialoguons avec d'autres."

Ces autres, **Serge Baqué** trouve un peu dommage que rien n'ait été dit sur la manière dont ils considèrent le Christ et lui reconnaissent de l'importance.

"En effet, nous pouvons bien réfléchir de l'intérieur, en essayant d'élargir notre système pour y intégrer les autres... mais s'il y a un lieu où le décentrement est nécessaire c'est bien ici ! Ne serait-ce pas un bon point de départ de commencer à regarder comment les autres voies spirituelles entendent la parole du Christ et donnent du sens à son itinéraire ? "

Comment annoncer le Christ pauvre à des sociétés faites de riches et de pauvres ?

En contrepoint de l'esquisse faite par Nicolas, beaucoup ont souligné combien la modernité était une réalité contradictoire qui engendrait des situations de pauvreté diverses. C'est à partir de ces situations de pauvreté, de cette réalité multiforme qui assaille l'homme, qu'**Yves MARCHE** a posé la question du salut.

SYNTHÈSE

Y.

M

A

R

C

H

É

Les quelques paroles que j'ai rassemblées sont ordonnées autour de trois points.

Elles émanent d'une grande diversité de situations : certains travaillent dans des communautés de base en Amérique Latine, d'autres avec les pay-

sans ou les hommes et les femmes des villes d'Afrique, d'autres dans les milieux de travailleurs en France ou en Europe, ou dans des associations de quartier avec des malades... C'est dire d'emblée que la pauvreté est une réalité plurielle...

1. - NOUS NE POUVONS PLUS DIRE OU FAIRE...

Marqués par ces situations, essayant d'être solidaires, nous rejetons d'abord un christianisme du salut individuel, de la soumission et de l'inertie. *"Les termes de sauveur ou de salut ont trop souvent été le signe d'un salut individuel et non celui d'une libération collective qui passe par la lutte contre les causes de la pauvreté."*

Nous rejetons encore un salut lié à la pratique d'une morale ou lié à une parole moralisante. *"Nous n'acceptons pas d'être moralisateurs quand il faudrait être libérateurs."*

Et nous pensons que, dans

l'Église, il ne peut y avoir d'annonce de salut et de libération sans actes concrets de solidarité, sans se faire personnellement proches. *"Tous les théologiens de la libération en Amérique Latine ont au moins un pied sur le terrain."* En d'autres termes, le salut implique que nous soyons acteurs.

Enfin, on a dit que le sens du mot "salut" dans le langage d'aujourd'hui, en particulier des jeunes, pose question. On parle de bonheur, de vie, de construction de l'homme. Quel vocabulaire adopter ?

2. - QUELQUES NOTES SUR LA LIBÉRATION

En fait, nous avons peu parlé de "salut" mais beaucoup de "libération". Est-ce la même chose ?

Ce qui est certain, c'est

que la libération des pauvres est signe du Royaume. Le mot "salut" a souvent une connotation passive : le salut est donné. Quand nous parlons de libération, nous

Y.

M
A
R
C
H
É

voulons dire que des hommes et des femmes prennent en charge leur vie, leur histoire et, ce faisant – ce qui est très important – ils participent à la libération de leurs frères.

Mais libération de quoi ? Pas seulement de la pauvreté économique, mais surtout de ce qu' un carrefour a appelé : "La pauvreté d'être". Réalité soulignée par des gens venant d'Afrique, mais reprise par d'autres travaillant en Amérique Latine et aussi en Europe.

Cette pauvreté d'être comporte très souvent des **peurs** qui enchaînent l'homme : peurs physiques de la force policière, peur de se mouiller, peur de la femme, peurs d'origine culturelle dans certaines sociétés traditionnelles, peur aussi qui a des racines dans

le coeur de l'homme.

Vaincre la peur est une libération qui met debout, donne confiance en soi et permet la vraie relation à l'autre : "*Dans l'Évangile le contraire de la foi ce n'est pas l'incroyance mais la peur.*" Jésus communique sa foi à l'autre à tel point que l'autre agit, libéré de cette peur. Jésus renvoie chacun à sa puissance propre. Un pas est fait vers la libération quand les pauvres peuvent prendre la parole.

Enfin, nous avons dit que notre travail de libération avec les pauvres nous rappelle la dimension socio-économique de la foi. Les choix personnels de Jésus ont un impact politique et religieux à la mesure de son pays. "*Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent. Il faut choisir.*"

3. - QUELQUES QUESTIONS

Nous nous sommes aussi

| posés quelques questions :

• Libère-t-on les pauvres en les faisant accéder à la société de consommation ? De quelle libération parle l'Évangile ?

• Pourquoi la pauvreté de la rue et la pauvreté des nations se renouvellent-elles sans cesse ? Pourquoi font-elles apparemment partie de la condition humaine ?

• Que signifie libération, salut, dans des situations de pauvreté ou de souffrance désespérées où l'on ne peut souvent que constater son impuissance ?

• Une question est souvent posée en Amérique Latine : l'Église s'engage dans la lutte avec les pauvres, que peut donc être la foi pour des personnes de classe moyenne, dans un monde marqué par la modernité ? Autre manière de poser la question dans un contexte différent : l'option prioritaire pour les pauvres, comment la vivre avec des communautés chrétiennes ordinaires,

sans leur forcer la main ?

• Alors que le travail de libération dans les communautés de base d'Amérique Latine et d'ailleurs se fonde sur Jésus Libérateur, ce n'est pas toujours le cas en Afrique, ni en Asie, ni en Europe où l'on s'appuie sur la valeur et la dignité de l'homme ; nous savons aussi, par expérience, que la parole libératrice de Dieu passe par des canaux extérieurs à l'Église : militants non chrétiens, ... la question est : quel est le lien entre la libération de l'homme, en dehors de l'Église, en particulier quand on ne fait pas référence à Jésus, et la proposition de salut en Jésus-Christ ?

• La plupart des participants des carrefours ainsi que les divers intervenants des continents insistent sur la théologie du Christ crucifié. Mais certains s'interrogent sur le possible dérapage vers le "misérabilisme" de cette théologie. Il y aurait là une piste à creuser...

Sous trois titres : Le Christ des Béatitudes – Le chemin des disciples – La tâche de l'Église, André BRAGER et Gilbert DELANOUE se font l'écho des échanges des différents carrefours.

SYNTHÈSE

A.

B
R
A
G
E
R

LE CHRIST DES BÉATITUDES

Comment regarder le défi de la pauvreté sans évoquer la parole du Christ "*Heureux les pauvres*" et tout l'enseignement des Béatitudes ? Ces paroles sont choquantes et irrecevables, si elles béatifient la misère, si elles culpabilisent les exclus de la société de consommation ou encore si elles subliment la souffrance dans le style : "*Offrez tout cela ; ça ira mieux demain*". L'interprétation des Béatitudes a été souvent aliénante.

Mais ces Béatitudes prennent une densité incontournable quand nous les lisons à travers la vie de Jésus-Christ.

La pauvreté de Jésus-Christ, c'est la façon dont il s'est

dépouillé de lui-même pour rejoindre les pauvres. Il a pris la condition d'esclave, dit Paul. Jésus vit dans l'intimité du Père sans en tirer profit. Il reste en démaîtrise de Dieu. Il sert Dieu sans s'en servir. Il fait confiance au Père jusqu'à l'absurde. Dans ce dépouillement du Christ s'exprime la toute-puissance de Dieu à l'opposé de la puissance des hommes qui repose sur l'avoir, le savoir et le pouvoir.

Jésus rejoint l'universel par la qualité de sa relation à toute personne. En lavant les pieds de ses disciples, il concrétise dans l'humble service le commandement d'amour qu'il va donner et, dans le message du jugement dernier, il détaille les critères de

A.

B
R
A
G
E
R

l'amour authentique en explicitant sa relation profonde avec les diverses sortes de pauvreté subies par ses frères. C'est pour cette tâche que l'Esprit l'a consacré. Je cite le passage concernant la lecture d'Isaïe à la synagogue de Nazareth : "*L'Esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a en-*

voyé libérer les captifs, rendre la vue aux aveugles, annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres." Ce chemin va le conduire jusqu'à la croix.

Tel nous a paru le Christ des Béatitudes...

G.

D
E
L
A
N
O
U
E

LE CHEMIN DES DISCIPLES

Suivre le Christ pauvre dans la rencontre des pauvres, c'est bien évidemment le chemin des disciples.

La pauvreté économique n'est pas la seule mais elle est de plus en plus massive, de plus en plus scandaleuse dans un monde qui a développé tant de progrès techniques. Alors, suivre le Christ, pauvre, sauveur et libérateur, c'est d'abord chercher, accepter, une proximité avec les pauvres

qui sont victimes de cette pauvreté économique. Personne n'a envie de partager la misère, mais il faut d'une façon ou d'une autre partager quelque chose de ce que les pauvres vivent. L'un de nous disait : "*Les trois mots de proximité, de solidarité, d'identification résumant ma vie de prêtre-ouvrier*". Il s'agit de faire alliance, à la manière de Jésus, en étant fidèle à un peuple, en vivant avec lui, même au niveau

G.
D
E
L
A
N
O
U
E

de la rue. Pour plusieurs, ce fut le choix d'un habitat en H.L.M. ou dans un quartier défavorisé, pour d'autres ce fut le départ dans un pays du Tiers-Monde. Cela semble peu de choses mais cela entraîne des ruptures ou, du moins, des questions. Celle-ci, par exemple : *"On ne peut pas faire de réunions chez toi, c'est trop petit et il y a trop de bruit"*. Cette volonté de proximité demande aussi de prendre du temps pour "être avec" : temps du compagnonnage, parfois de la présence silencieuse.

La pauvreté économique a des aspects culturels. Il y a un illettrisme qui se répand, mais aussi une destruction de la personnalité. Il y a un écrasement qui fait que les pauvres ne peuvent plus où ne veulent plus se prendre en charge. Il y a surtout le poids d'un mépris contre lequel nous avons à réagir très fort. Nous sommes tous sensibles à ce problème de différence culturelle ou de pauvreté culturelle :

Comment être de plain pied avec les pauvres pour recevoir ce qu'ils ont à nous apporter ?

Mais rejoindre les pauvres, ce n'est pas bénir la pauvreté. C'est lutter contre elle ; sans faire écran aux pauvres, sans parler à leur place, mais en les aidant, au contraire, à prendre la parole et à trouver des formes d'organisation et d'action. Beaucoup ont souligné à ce sujet l'aspect exemplaire d'actions de la J.O.C ou d'A.T.D. Quart Monde.

Lutter contre la pauvreté, c'est aussi prendre des engagements en rejoignant les collectifs qui dénoncent l'injustice, qui en analysent les causes, et qui cherchent à promouvoir de nouveaux modèles de rapports sociaux. Même si les jeunes sont sensibles à de nouvelles formes d'engagement, il a paru à beaucoup très important de ne pas négliger tout l'acquis du mouvement ouvrier dans ce domaine, en sa-

chant que, dans ce grand courant d'espérance, depuis plusieurs années, bien des schémas ne fonctionnent plus ou plus aussi bien – si tant est qu'ils aient jamais bien fonctionné – car les difficultés sont de tous jours.

Le risque serait grand aujourd'hui, dans un temps de crise ou dans des situations de grande pauvreté, de se contenter d'actions ponctuelles et morcelées. Il faut beaucoup de patience pour voir et laisser éclore les libérations et pour deviner "*la lumière qui sourd de la nuit*". (Paul Baudiquey)

Les pauvres nous aident à relire les Béatitudes, non pas comme une invitation à la résignation mais comme une attente active. "*Etre pauvre contre la pauvreté*" dit-on au Brésil. Nous avons besoin d'une théologie de l'espérance pour temps de crise.

Nous avons besoin d'étayer cela dans une contemplation, "*pour tenir à la fois la beauté et la cause des humiliés*".

Nous avons besoin aussi d'une prière appuyée sur une vie de communauté et de vivre dans l'eucharistie la dimension pascale du service des pauvres.

UNE TÂCHE D'ÉGLISE

Nous rejetons une Église puissante et alliée des puissants, une Église d'avant le Concile qui sait tout, qui a la vérité sur tout ; une Église moralisatrice qui en-

ferme les gens dans le permis, le défendu ; qui exclut les femmes des ministères ; qui impose le même chemin à tout le monde ; une Église du double langage qui

accommode souvent la foi, l'espérance et la charité selon ses compromis avec les systèmes dominants.

Trop souvent, l'Église occidentale donne un visage de richesse, de suffisance, de paternalisme en entretenant l'assistanat dans le Tiers-Monde mais en restant étrangère aux cultures locales. Dieu merci, ce n'est pas la seule vision que nous pouvons avoir de l'Église. Mais cela existe et c'est ce que nous rejetons.

Nous rejetons une Église qui a banalisé la pauvreté en en faisant un champ d'action pour les bonnes oeuvres des chrétiens ; une Église qui, trop souvent, a méconnu ou camouflé la gravité de la pauvreté, qui a refusé d'en analyser les causes. Nous cherchons tous, d'une manière ou d'une autre, à faire une Église qui pose des actes, et prononce des paroles de solidarité avec les plus pauvres. Yves l'a déjà dit tout à l'heure mais je le

redis : les théologiens de la libération, au Brésil, sont des gens de terrain. C'est donc à partir du terrain que l'Église doit parler, peut parler : elle doit avoir le courage de la parole.

Peut-être ne faut-il pas attendre une parole unique de l'Église sur toutes les pauvretés du monde mais c'est "en situation" que l'Église doit parler dans des engagements concrets, en face de problèmes concrets. Nous avons – l'Église c'est nous – nous avons sans doute des initiatives à prendre à ce sujet en collectif de chrétiens.

Nous avons aussi à interpellier notre Église pour qu'elle ne se contente pas d'envoyer quelques chrétiens s'occuper des pauvres, tout en restant complice des riches. Ceux qui rejoignent les pauvres savent qu'ils sont parfois bien marginalisés par l'institution... Appel pour que l'Église comme institution soit au service des pauvres, pour qu'ils puissent

aussi y être accueillis.

Cela ne se fera pas intellectuellement mais dans la mesure où nous prendrons le parti des pauvres. Il faut entendre cette question d'un Brésilien : "*Quand vous nous demandez pourquoi nous sommes persécutés, je réponds : et vous pourquoi n'êtes-vous plus persécutés ?*".

Pour se convertir, notre Église doit se décentrer d'elle-même, ne plus penser d'abord à faire tourner son fonds de commerce, accepter la petitesse du

sel et du levain, au lieu de vouloir tout quadriller. L'Église que nous essayons de faire, c'est une Église qui va vers l'extérieur au lieu de tout ramener à elle, et qui veut découvrir et rejoindre ce que l'Esprit fait parmi les pauvres et la façon dont Dieu lui parle de l'extérieur.

Ayons le sens de la gratuité, à l'image de l'amourgratuit de notre Dieu, cela nous a paru une clef dans cette volonté de suivre le Christ libérateur et sauveur des pauvres.

SYNTHÈSE

Sur deux points, des compléments furent apportés à partir de la salle :

PAUVRETÉ D'ÊTRE LIÉE A L'EXISTENCE MÊME

Michel Grolleaud évoque

"l'une des grandes formes de pauvreté de nos sociétés occidentales, celle qui vient du vieillissement, des maladies et des épidémies qui courent le monde."

Et **Philippe Deschamps** illustre cela par son témoignage :

“ Parmi les pauvretés, il y en a une qui risque de nous rejoindre tous un jour, les uns et les autres, puisque nous faisons partie de cette pâte humaine qui est assez fragile, pauvreté qui rejoint aussi des êtres qui nous sont proches et qui nous sont chers, je veux parler de la maladie.

Personnellement, pendant vingt ans, j'ai eu la grâce d'accompagner comme aumônier des malades physiques et, sur ces vingt ans, pendant onze ans, des malades mentaux. J'ai vécu, avec eux, une certaine proximité qui a certainement transformé et enrichi mon sacerdoce et, spécialement en psychiatrie, mon humanité. J'ai appris à être plus humain au contact des soignants et des soignantes en psychiatrie...

Je voudrais aussi évoquer le fait qu'après ces vingt ans, je me suis retrouvé brutalement du côté des malades. J'ai passé sept ans en chimiothérapie. Je pense, et j'aimerais vous faire penser, à tous ceux qui ont été mes frères et soeurs en cancer... Là aussi, j'ai appris à faire certains partages entre les dimensions religieuses, les rites religieux dont l'Église est très friande, et l'humanité. Bien des gestes “religieux” qui m'ont été proposés comme soutien, m'ont été absolument odieux. Alors qu'un simple geste de délicatesse humaine – car quelquefois la parole n'a plus sa place et certains par bonheur l'ont compris – m'a permis de me sentir encore relié à l'humanité, alors que j'étais au fond de la déprime et de la souffrance physique. Rejoindre les hommes en profondeur, en fraternité humaine : j'ai vraiment découvert le bien fondé, la force, la raison d'être du commandement unique du Seigneur : “Aimez-vous comme des frères”.

PAUVRETÉ QUI DÉPEND DES HOMMES...

Cette fraternité dans le malheur ne devrait-elle pas a fortiori exister quand la pauvreté vient des hommes ?

Eugène Gernigon rappelle la situation de ceux qui sont chez nous sans papiers et sans visas et qui ont dû fuir leur pays pour des raisons économiques ou politiques.

Dominique Lanquetot, en rappelant les problèmes de la dette et des matières premiè-

res, insiste sur les raisons économiques de la pauvreté des pays du Tiers-Monde.

Michel Grolleaud, à partir des nombreux voyages qu'il effectue au service du développement local, souligne combien la mondialisation, faite sous l'égide du néo-libéralisme, confond unité et uniformité, universalisme et globalisation. Au Brésil, on parle des "masses qui sont en trop"...

Alors, en témoin direct de la misère qui sévit en Inde, **Félix Machado** se demande et nous demande, dans l'amitié et la confiance, si nos réflexions sur la pauvreté ne sont pas encore une manière de farder la réalité et comme un emplâtre sur une jambe de bois. Nous sommes tous responsables de la pauvreté dans le monde et si nous voulons sincèrement son éradication, alors il faut chercher une alternative radicale. Celle-ci pourrait être dans la ligne de Gandhi. En face du gouffre dans lequel est plongée une si grande partie du monde, il faut bâtir le monde autrement. Et il ajoute que l'Eglise aurait beaucoup à apprendre de la manière dont Gandhi et quelques hindous ont perçu et vécu le message du Christ...

Cette interrogation, **Patrick Salaün** y est d'autant plus sensible que les jeunes en formation à la Mission de France sont en lien avec des séminaristes de Bombay qui ont choisi de vivre dans des "slums". (Bidonvilles)

"Cela nous interroge, dit Patrick, sur notre façon à nous de rejoindre les pauvres : vivre ici en H.L.M. c'est, en Inde et pour nos interlocuteurs, vivre avec les riches. Nous avons souffert du décalage alors ressenti. Mais, c'est aussi ce qui nous met en route et nous fait nous décentrer de nous-mêmes".

Pour autant, Patrick ne prendrait pas totalement à son compte l'expression : "*rejeter une Église qui banalise la pauvreté, en en faisant un champ d'action...*" car il pense qu'elle est aussi parfois un lieu d'authenticité évangélique.

Seulement est-il si facile "*de rejoindre les pauvres ou de travailler avec les plus pauvres, et pas seulement avec leurs leaders, leurs meneurs ou leurs représentants ?*"

Arnaud de Boissieu qui vit à Dodoma (Tanzanie) et partage le plus clair de son temps avec les gamins et les jeunes de la rue qui vivent d'une économie informelle, "*n'en est pas sûr du tout et souhaite que nous ayons assez d'humilité pour laisser cette question la plus ouverte possible...*"

DÉCLARATION DE LA CONFÉRENCE ÉPISCOPALE DES USA

[...] En 1960, la cinquième partie la plus riche de la population mondiale détenait plus des deux tiers de la richesse mondiale. Aujourd'hui, moins d'un cinquième de la population mondiale détient plus des quatre cinquièmes de la richesse globale, mais le milliard le plus pauvre dispose de moins d'un cinquantième. Le cinquième le plus riche contrôle 80% du commerce, des économies et de l'investissement du monde entier. Dans un monde où près d'un milliard d'hommes existent à peine aux franges de la vie humaine dans une pauvreté absolue, plus de la moitié de la nourriture sur la terre est produite dans les nations pauvres, mais est consommée en majeure partie par les nations riches.

Chaque jour, un demi-milliard de gens ont faim ; plus d'un milliard et demi souffrent de maladies chroniques. La moitié de la population mondiale ne dispose pas d'eau potable. Un tiers de la population est sans emploi ou sous-employée, et autant de gens au moins sont privés d'abri. Près de 20 milliards d'êtres humains, surtout des femmes et des enfants, sont des réfugiés, et 24 autres millions sont des personnes déplacées à l'intérieur de leur propre pays. Chaque semaine, 250 000 enfants meurent de

faim, de maladie, de violence ou de négligence. (...) Ces problèmes se sont aggravés pendant que l'Occident dépensait des milliards de dollars pour se défendre contre le communisme, mais, paradoxalement, les problèmes en question paraissent plus difficiles à régler en dehors de leur cadre de la guerre froide. [...]

L'un des signes les plus inquiétants de notre époque est la diminution de la priorité et l'accroissement de l'indifférence vis-à-vis des pauvres du monde. Dans une perspective de foi, le monde moderne rappelle de plus en plus le récit du riche et du pauvre Lazare, avec le fossé de plus en plus profond entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas (Sollicitudo rei socialis 14 - 17). *"Lorsque l'Occident donne l'impression de s'abandonner à des formes de croissance et d'isolement égoïste, avertit Jean-Paul II, nous nous trouvons en face, non seulement d'une trahison des légitimes attentes de l'humanité – une trahison qui est une présage aux conséquences imprévisibles – mais aussi d'une réelle désertion devant une obligation morale".*

"Le fruit de la justice est semé dans la paix"

déc. 1993

D.C. 20 février 1994, n° 2088, p. 181-2

Modernité, voies spirituelles, Christ pauvre et la médiation salvatrice du Christ

Christian DUQUOC

Trois axes définissent votre recherche : modernité, voies spirituelles, le Christ pauvre. Peut-on faire travailler ensemble ces trois axes de manière à mettre en lumière la façon dont le Christ fait sens pour nous ?

Dans le "faire sens" du Christ, notre situation est nécessairement impliquée, comme dans la lecture d'un texte le lecteur. Cette situation est marquée par :

- Une mondialisation économique et médiatique,
- Une dissémination politique et religieuse.

Je m'explique : la science, la technologie, l'efficacité extrême des moyens de communication, au double sens du terme, ont favorisé une totalisation économique du

monde, provoquant par son jeu la dissolution des fragments d'autres formes d'économie et conduisant à des déchirures, destructions, exploitations intolérables, misère et débousolement par destruction des cultures. Le mouvement d'unification par la technologie économique est en indifférence des conditions coûteuses de sa réalisation.

Les politiques, pas plus en Europe que dans le reste du monde, ne se sont montrées, pour l'instant du moins, à la hauteur du défi de la mondialisation techno-économique. Les politiques sont plus dépendantes concrètement des singularités ethniques, culturelles, historiques et des intérêts nationaux locaux que ne le sont les économies

abstraites. Ces dernières gambadent en liberté, et les gouvernements en suivent la logique, non sans réticences en raison des dysfonctionnements. Ils parlent comme s'ils n'avaient aucune maîtrise. D'où le langage incantatoire : vois-tu la reprise venir ?

Quant aux religions, elles ont des singularités historiques, institutionnelles et, pour la plupart, des visées universelles. Elles paraissent à beaucoup bloquées par leur mémoire, et leur aspiration à une humanité unifiée pacifiquement se résume à la reconnaissance des droits et de l'éthique.

On a donc affaire à une société s'uni-

fiant d'une part dans une logique technico-économique qui provoque des inégalités considérables non seulement entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest, mais au sein des nations dites les plus riches, et se disséminant d'autre part dans une poursuite exacerbée par chaque groupe de différences jugées identitaires.

C'est sur ce fond contrasté qu'est vécue, sans les enthousiasmes de naguère, la modernité, qu'est perçue comme bénéfique la pluralité religieuse, et qu'est devinée comme espoir possible une église inscrivant dans l'histoire les conséquences d'un Christ reconnu pauvre.

I. - LE MOUVEMENT INTERNE AUX TROIS AXES

Je ne retiens que l'essentiel de ce qui a pu apparaître dans leur mise en relation avec la foi au Christ : cet essentiel est un laminage d'évidences ecclésiales : ces trois axes introduisent à ce que Jean de la Croix nommait "la nuit obscure".

1. - La modernité

La disparition de l'idéologie du progrès, d'un sens unifié de l'histoire, la prise en compte des effets destructeurs d'une raison

utilitaire n'ôte rien à sa puissance de fascination : instaurer le sujet, en l'affranchissant d'autorités qui l'aliènent. Cette instauration

qu'on peut appeler "individualisation" donne force aux institutions démocratiques comme sociétés de débats indéfinis, et retire toute autorité à une rhétorique d'exacerbation du moi, car l'instauration du sujet s'accomplit dans l'expérience de la non-certitude et de la non-maîtrise. Ce qui frappe dans cette instauration du sujet, c'est l'écart d'avec ce qui sans cesse est dénoncé par les autorités religieuses : sans reconnaissance du divin, pas de régulation possible de l'exaltation du

moi et de la violence. En réalité, les règles du jeu, internes aux institutions de droit, forment le tiers inclus. Ce qui exalte le moi en négation de sa finitude, c'est le divin. Beaucoup de nos contemporains cherchent à désenchaîner de l'Absolu la recherche d'une éthique de fraternité et de convivialité dans une histoire et un univers mortels. La modernité ôte aux évidences chrétiennes communes leur pertinence et fait assumer lucidement le tragique de notre condition.

2 - Voies spirituelles

Deux éléments me semblent marquer cet axe : l'un de relativisation des grandes

religions, l'autre d'une recherche spirituelle sans accès à un Dieu défini.

a) La relativisation des grandes religions

La cessation des hostilités entre les grandes religions et l'ère du dialogue, la communication planétaire ont relativisé la prétention de quelques-unes d'entre elles à être l'unique voie. Si cette pluralité en pousse beaucoup au scepticisme sur la vérité des religions, la plupart y voient plutôt un bénéfice : des approches diverses du divin correspondent à la tolérance démocratique et à la liberté de choix du sujet. Aussi apparaît-il prétentieux de défendre sa religion comme unique voie de vérité. Le représentant des

institutions juives de France parlait d'un fol orgueil de l'Église en commentant le slogan : "Hors de l'Église, pas de salut". Le Divin est inaccessible par essence et par hypothèse, il apparaît donc normal que si Dieu est la Vérité, nous n'y parvenions que sous la forme de fragment. Déjà l'antique poète grec Hésiode disait : "*Imbéciles, qui à vouloir le tout, lâchez ce dont vous disposez, le fragment.*"

Les religions sont des efforts relatifs, aléatoires et provisoires exprimant le Divin.

Que l'une d'entre elles se prétende unique, cela paraît ridicule – comme dans la parabole de Nietzsche sur le monothéisme : *“Dans l’assemblée des dieux, l’un d’eux se déclara l’unique. Tous les autres moururent de rire.”*

Nos contemporains tolèrent difficilement cette prétention. Aussi choisissent-ils en chaque tradition ce qui convient à leurs besoins ou à leur désir.

b) Une recherche spirituelle, sans lien à un Dieu personnel

Dans une enquête sur les 16-25 ans, 80% croient au divin, 10% à un Dieu personnel. Le divin correspond à une capacité d'échapper à l'utilitaire, de s'unifier, de mener à leur perfection les potentialités qui existent en chacun. Le divin ne se révèle pas, il ne parle pas, il se touche à travers la construction de soi. Le divin est donc dans le

jeu de la convivialité, de la tolérance. Il n'advient pas, il n'est pas un événement imprévisible, il émerge. Le religieux est désormais le lien qui se tisse entre les hommes – peut-être est-ce ce lien qui est divin. Ou peut-être est-il l'essence du soi à laquelle on essaie d'accéder par diverses techniques.

3 - Le Christ pauvre

Le thème me semble au croisement de deux donnés : l'extrême misère de millions de femmes et d'hommes, misère le plus souvent liée à l'exploitation ou à l'in-organisation d'une part, d'autre part le choix du Galiléen d'être proche des exclus de la société d'alors, ce qui le mena lui-même à

l'exclusion.

Ce croisement fait sens, car il donne son poids de sens à la pauvreté évangélique et ouvre à la contemplation de l'effacement de Dieu en notre monde comme le garant d'une proximité qui n'est pas de puissance.

Les trois axes, tels qu'ils ont été analysés, me paraissent converger vers des effets communs :

- un refus d'un ecclésiocentrisme | qui place l'Église en prise directe avec

l'advenue du Règne de Dieu. Le profane est ainsi reconnu comme le lieu même où se joue la destinée des humains : Mt 25 n'inclut dans le jugement aucun acte religieux. Il s'y agit de la matérialité comme condition de convivialité : nourriture, boisson, accueil de l'étranger, vêtement, guérison, respect du prisonnier. Le Christ s'identifiant à tous ceux pour lesquels on se fait prochain ne privilégie pas la médiation religieuse ou ecclésiale, elle est seconde.

• **une acceptation de la foi sans évidences.** La modernité, par son intérêt porté au sujet, son respect des logiques partielles, son acceptation de la finitude et de la mort, sa rupture d'avec les messianismes conduit à une foi où la remise en confiance au Dieu inaccessible est première. Mais cette modernité, par sa rigueur décapante, par son différé de toute espérance, ouvre aussi, par frustration, à la quête d'un spirituel qui peut vouloir l'immédiat de la présence, alors que les grandes religions incluent le différé du divin ; elle ouvre également à une meilleure acceptation du non-messianisme des grandes religions qui séparent de l'origine et ne mettent pas la fin ultime à disposition. Modernité, quête spirituelle, pauvreté du témoin Jésus et effacement de Dieu peuvent favoriser des chemins mystiques, de foi libre, moins institutionnelle.

• **un coût non négligeable.** La

modernité a des institutions qui sont la garantie d'un libre débat, toujours inachevé, et d'une coexistence possible. Ces institutions donnent donc les règles du jeu, mais elles ne font pas sens : elles renvoient à une quête indéfinie de sens. Ce phénomène explique :

⇒ le déboussolement de beaucoup par la disparition de repères qui faisaient sens.

⇒ l'attrait des formes para-religieuses ou parapsychiques – avec immédiateté de sens.

⇒ l'attrait de la réincarnation comme capacité d'accomplissement de soi, refusé en un temps trop bref.

Ce coût non négligeable est difficile à prendre en compte par les églises :

⇒ Elles risquent de vouloir être un substitut de la culture, l'institution du sens, avec ce que cela peut comporter d'intolérance.

⇒ Elles risquent d'être aussi le lieu de gestion des besoins religieux, avec mise à l'écart de la frustration nécessaire à tout accès véritable à Dieu, et donc finalement d'être des lieux de gestion de l'illusoire.

Se crée alors un malaise devant une demande contradictoire, celle d'une rigueur, en quelque sorte imposée par le climat où nous vivons, et celle d'un cri de détresse signifié par la quête spirituelle.

Où est le Christ dans ce contexte ?

II. - LE RÔLE DU CHRIST

Deux rôles fondamentaux ont été mentionnés : le Médiateur et le Sauveur. Ces deux rôles sont liés au sens où, dans la tradition ecclésiale, la médiation du Christ relève d'une forme originale : elle est salvatrice. En effet, celui qui est l'envoyé de Dieu, qui est sa parole humaine, est le Sauveur, non seulement parce qu'il est modèle, révélateur, mais parce que sa geste, incluant sa mort, est présentée comme acte nous sauvant, nous rachetant, nous affranchissant, nous libérant.

La manière traditionnelle de parler du lien entre la geste de Jésus, incluant sa mort, et notre libération, fait problème : on écarte les métaphores de l'expiation, du sacrifice, de la satisfaction, du rachat. Bref, on récuse comme inadéquate la manière dont fut établi le lien entre la mort de Jésus et nous-mêmes. On accepte un lien, mais il est difficile à exprimer ; de ce fait on s'interroge : que signifie Jésus Sauveur ?

Pour élucider cette question, il faut partir de la double conviction de la communauté première :

- Jésus n'est pas qu'un prophète ;
- Sa mort et sa résurrection nous concernent.

Jésus n'est pas qu'un prophète, même s'il a été assassiné comme le furent tous les prophètes : il n'est pas seulement témoin. C'est la raison pour laquelle Paul en 1 Cor. 15, 3 dit : *"il est mort pour nos péchés selon les Écritures."* Les deux symboles seront plus sobres, celui des apôtres dit qu'il est mort, et qu'il est ressuscité, celui de Nicée, qu'il a été crucifié pour nous.

La conviction de la première communauté se résume en ceci : la mort et la résurrection de Jésus ne sont pas seulement prophétiques, au sens où le risque pris par lui le fait exclure de la société, elles ont un rapport à notre situation devant Dieu, exprimé par le "pour nous" ou l'expression "nos péchés".

Ce lien reconnu et confessé fut inscrit dans ce qu'on pourrait appeler, à la suite de P. Ricoeur, le "croyable disponible", c'est à dire les images, les représentations, les catégories disponibles à l'époque pour exprimer les choses de Dieu et de l'homme. Ce croyable disponible était lié en ce temps à la conviction d'une rupture avec Dieu occasionnant une dette. Les métaphores sacrificielles et expiatoires expriment ce sentiment.

Or si ce croyable disponible a été

utilisé, c'est avec une originalité trop oubliée : elle tient au fait que Jésus met fin à cette situation en abolissant la dette supposée et en écartant l'économie du sacrifice et de l'expiation. Aussi a-t-on compris sa mort comme épuisement de la dette qu'on essayait d'éponger par sacrifice et expiation. "Je veux la miséricorde et non les sacrifices" – tel est le critère – mais le passage d'une économie sacrificielle à une économie non-sacrificielle s'est produit par la mort de l'envoyé de Dieu.

Cette mort revêt un caractère tragique, car il s'agit de la mort d'un homme juste. Elle s'inscrit dans un triple conflit :

⇒ avec les tenants de la tradition religieuse, et de sa valeur sacrale, en bref le Sanhédrin. Il s'agissait pour eux d'une question de fidélité à Dieu.

⇒ avec les tenants du pouvoir politique, Pilate, indifférent à la vérité, mais honorant la raison d'état.

⇒ avec les adeptes d'une espérance messianique frustrés par les dérobades de Jésus.

Jésus s'enfonce dans le tragique d'un malentendu sur Dieu, sur la vérité, sur l'espérance. Résultat : il est assassiné, il subit sa mort à la fois dans le désespoir et la confiance. Or ce juste abandonné et assassiné, Dieu le ressuscite. Le mystère pascal s'énonce ainsi : le Ressuscité est le Crucifié.

Ce passage ne s'accomplit pas par la mort naturelle, celle-ci est infligée. Le meurtre du juste, de celui qui est passé en faisant le bien, révèle le péché : le monde est habité par une capacité telle de déviance que le juste n'y a pas de place. Comme les prophètes. Le péché est l'immédiateté de la possession préférée au différé de la confiance faite à quelqu'un ou à Dieu. Ce manque n'est pas tolérable. Mais Jésus n'a pas joué le jeu qu'on attendait d'un envoyé de Dieu : combler ce manque, c'est à dire avoir une relation idolâtre à Dieu.

Si Jésus n'est pas ressuscité, vaine est la foi, car Dieu n'est pas proche du juste. La résurrection du Crucifié manifeste :

⇒ que Dieu ne se venge pas du crime, fût-il celui qui est subi par son envoyé, il pardonne.

⇒ que Dieu ne se laisse pas vaincre par le mal – ici la mort – puisqu'il ressuscite Jésus.

Ainsi en assassinant le juste qui, sur la base de sa résurrection, fut confessé Fils, les hommes ont épuisé le poids de la dette imaginaire puisque Dieu ne tient pas compte de cet assassinat, sinon pour manifester que son règne est ouvert aux criminels, Dieu n'usant pas de sa puissance pour les confondre.

L'accession à cette liberté devant Dieu est onéreuse (la mort) parce que le monde

est sous le tragique de la non-confiance à l'autre, et à Dieu. Jésus a été jusqu'à l'extrême de l'abandon (descente aux enfers) pour manifester que l'éloignement extrême de Dieu est aussi le lieu de sa présence. Tout est donc ouvert dans l'accès à Dieu.

Les métaphores pour le dire ont changé, mais il ne faudrait pas que l'abandon des anciennes métaphores fasse oublier que l'accession à la plénitude est un chemin difficile, et que l'affranchissement à l'égard de l'imaginaire sur Dieu suppose la loi de l'Alliance, comme mise à distance de lui, comme écart permettant la structuration de la personnalité ; il a un caractère onéreux.

L'être humain ne supporte pas le manque – et il demande à l'envoyé que Dieu comble son besoin et ses désirs. La loi et le

différé du Règne sont les garants d'un accès à Dieu qui ne soit pas imaginaire.

La façon moderne d'exprimer les effets de la mort de Jésus à partir des valeurs qu'elle engendre : vie, liberté, convivialité, etc. ne peut sous-estimer le caractère onéreux de cette naissance. La vie, la liberté, la convivialité ne sont pas "de soi" divines, elles sont suffisamment ambivalentes pour travailler sous le schéma de l'idole. Jésus les convertit. La proclamation des valeurs, à partir notamment des droits, n'empêche ni leur transgression, ni leur manipulation. Notre époque, proclamatrice des droits de l'homme, est aussi celle des exploitations les plus odieuses. Le procès fait à Jésus demeure une interrogation constante non seulement pour les criminels, mais également pour ceux qui veulent le bien.

Salut et pluralité des voies spirituelles

Christian DUQUOC

I. - SALUT : PRÉCISIONS

Le débat avec les métaphores en usage dans la liturgie, l'Écriture, le catéchisme pour rendre signifiante pour tous la mort de Jésus a précisément cette mort comme point de départ imposé. Les métaphores énoncent que le salut a un coût. La désignation du salut par ses effets libérateurs n'écarte pas le coût inhérent au parcours. "Coût" signifie dans la Confession scripturaire : "mort pour nous". Le coût effectif est l'assassinat de Jésus par trois instances : religieuses, politiques, populaires (rêves messianiques). Jésus est victime, et Dieu prend parti pour la victime. En conséquence, le pardon de la victime à ses

assassins est le pardon de Dieu. En Jésus, Dieu se réconcilie le monde. L'écriture, pour expliquer le lien entre la mort de Jésus et notre libération use de métaphores rituelles provenant de l'Ancien Testament. Elles signifient la relation conflictuelle entre Dieu et l'homme.

Cette utilisation n'a pas pour fin de les promouvoir mais d'en manifester la désuétude, puisque toute captation de Dieu par la volonté de rendre justice (expiation) est abolie par le pardon de la victime. L'usage des métaphores rituelles de l'Ancien Testament désigne leur décès, puisque la victime a

pardonné sans condition et que celle-ci est, pour cela, déclarée Seigneur, Christ et Fils.

L'homme est devant Dieu sans avoir à se le rendre propice désormais. Le salut est donc d'abord un dire sur Dieu, sur sa proximité aimante en quelque condition que ce soit. Mais cette proximité aimante manifestée dans le crucifié ressuscité laisse entière :

- la question du mal (aucune explication : Jésus ne résout pas la question posée au livre de Job) ;

- la question de la souffrance (Jésus ne lui donne pas sens : elle demeure scandale) ;

- la question des libérations : Jésus ouvre l'espace à un agir sans retour sur soi, mais ne se substitue pas aux combats libérateurs.

Son pardon ouvre l'histoire aux recommencements. Il écarte tout modèle de vengeance.

II. - LA MÉDIATION : QUESTIONS

Cette proximité aimante de Dieu, signifiée dans le pardon de la victime elle-même, vaut-elle pour tous ? Et selon quel mode ?

La question est issue des slogans scripturaires : *"Il n'existe pas d'autre nom que celui de Jésus pour être sauvé"*.

"Celui qui croit en lui est sauvé – celui qui ne croit pas est condamné". C'est l'écart entre le slogan et l'expérience qui fait surgir la question de la médiation universelle du Crucifié-Ressuscité.

Les témoins, l'Église sont les porteurs des slogans en un premier temps. On assiste

à un effort pour montrer que Dieu en son Verbe a travaillé hors les frontières d'Israël. Il a créé des convergences, mais celles-ci trouvent leur lieu d'explication ou de manifestation dans l'Église.

En un second temps, accentué par la christianisation de l'Empire, la médiation de l'Église devient dominante ("Hors de l'Église pas de salut", avec indécision sur le sens du mot Église). En 1442, le Concile de Florence restreint le sens du mot Église : pas de salut hors de l'adhésion à l'Église catholique.

Troisième temps : au Concile Vatican

Il, tout homme suivant sa conscience peut être sauvé (Théorie des chrétiens anonymes).

Dans tous ces débats, le salut représente l'arrachement à la perdition éternelle. La discussion n'a pas porté sur la médiation du Christ (son universalité), ni sur l'universalité de son témoin. Elle a porté sur les moyens d'appliquer le salut (moyens de substitution) qui ont suscité de nombreuses discussions.

On assiste à un tournant : il concerne d'abord le changement de rapport avec les hérétiques et les schismatiques (oecuménisme). Puis, il ouvre le dialogue inter-religieux. Enfin, il confesse que tout homme droit, en recherche de vérité, est sauvé.

La question est la suivante : ce changement radical est-il dû à une pression extérieure conduisant à un état de minorité ? En conséquence, la compréhension de l'autre relève de la tactique. Ou à un approfondissement du lien des hommes à Dieu dans l'advenue du Règne ? Cette compréhension sort-elle de la logique chrétienne (même si elle est perçue sous l'expérience de la minorité), ou est-elle une figure imposée ?

J'opte pour la logique interne.

Il faut donc mettre en lumière la médiation du Christ comme forme historique non unitaire.

1 - Il faut prendre acte de l'Église historique comme une trace, une inscription singulière, faisant mémoire d'un personnage singulier : Jésus le Galiléen. Singulier : cela veut dire que celui dont elle fait mémoire, et auquel elle se réfère, est un humain limité (il est juif, masculin, de culture antique), il n'est donc pas un modèle à répéter dans des conditions autres, mais on fait mémoire de lui car quelque chose se dit de Dieu et de nous dans son action.

2 - Il faut prendre acte du fait que cet être singulier n'a pas été confessé Messie dans sa vie terrestre, mais sur la base de sa résurrection, c'est-à-dire de son absence, du fait qu'il n'a pas imposé le Règne dans le cadre limité de son expérience. Jésus est confessé Christ, donc Messie pour les humains, en se faisant absent, en se récusant comme gourou, roi. L'Église naît du non-règne institué, mais elle naît comme particulière, en lien avec l'histoire biblique, malgré la rupture avec le judaïsme, et sous la culture antique. Elle n'est pas toute l'histoire, elle s'inscrit dans une histoire parmi d'autres, et c'est le Christ absent comme maître du Règne dont elle témoigne.

Cela veut dire que l'Église liée à sa particularité historique n'est pas la mesure du Règne à venir. Elle ne délimite pas l'action du Christ ressuscité. En conséquence, le Christ ressuscité est confessé comme donateur de

l'Esprit, mais cette donation n'est pas épuisée par la particularité de l'Église, ni par celle du Nazaréen. Autrement dit, s'il n'y avait pas absence du Ressuscité, il serait objectivé dans l'Église – elle serait sa présence. Nul ne sait d'où vient l'Esprit, ni où il va. L'action du Ressuscité n'est pas délimitée par l'inscription historique de Jésus et de l'Église.

Cependant cette action inattendue, non programmée, ne saurait supprimer deux critères de l'événement Jésus.

1 - En cet homme, Dieu s'approche au point qu'il est son visage humain – ce qui fonde Mt 25. Il n'existe pas d'approche de Dieu là où le visage est méprisé. L'action du Ressuscité travaille à ce non-mépris ; aussi le profane est-il le lieu d'action de l'Esprit.

2 - En cet homme, Dieu s'est laissé être victime des instances du religieux, du pouvoir et du règne. Donc, il n'y a pas d'action du Ressuscité là où les êtres humains ne se démarquent pas des intérêts de ces instances

3 - Il faut prendre acte que le Ressuscité n'épuise pas son action dans la seule histoire humaine : il est le Christ cosmique, unifiant l'univers en gestation pour le rendre complice du Règne advenant.

Conséquence : le mouvement de l'his-

toire humaine, pensé en Christ, s'inscrit en raison du Christ unifiant, en un mouvement qui nous dépasse. Ceci signifie que l'acte religieux en recherche de la vérité a un critère d'espérance, quel que soit le tragique de notre histoire – et une espérance englobant la totalité dont nous ne pouvons faire le recensement.

4 - Il faut prendre acte que le Christ ressuscité est confessé Verbe et Fils. Verbe, cela est signifié par le fait que la Création, médiatisée par lui, est le lieu d'une possibilité de rencontre de Dieu, et que sa puissance de Parole dans l'histoire n'est pas définie par la particularité biblique. Ceci est inscrit dans le prologue de Jean. Sa forme plurielle, non unifiée par la particularité, est découverte dans la rencontre des autres traditions. Ces formes ne sont donc pas anticipées dans la tradition chrétienne. Toutefois, il ne s'agit pas seulement des autres traditions religieuses, il s'agit aussi de ce qu'on pourrait appeler la sagesse humaine – ou des voies spirituelles sans références à la transcendance, tels les mystiques agnostiques. Les mystiques sont les témoins d'une absence de Dieu car il y a un intolérable de l'absence et celle-ci est peu manifestée par le témoin qui tend à dire la présence. Il faut des témoins de l'absence, non comme pécheurs, mais comme dénonciateurs de l'intolérable et annonciateurs de la capacité de l'assumer

dans la nuit et peut-être la désespérance.

La folie de la Croix n'ôte rien à la nuit de la recherche spirituelle ou de sagesse, humaniste et agnostique – car cette sagesse ne s'accomplit plus aujourd'hui dans l'enthousiasme naïf, mais dans la lucidité de l'extrême difficulté de mener les humains à

simplement être humains.

Le "sans Absolu" des recherches spirituelles désigne notre espace comme celui du Règne non encore advenu – il prouve que l'Église n'est ni le substitut du Christ, ni celui du Règne.

JE CONCLUS

Dieu, parce qu'il se manifeste pluriellement dans le Verbe, le Christ, l'Esprit, Jésus, sur fond d'absence, n'est pas enfermé dans l'une d'entre ses advenues, unique en son originalité, Jésus, car prenant notre destin, il demeure à l'écart, Dieu seul étant bon. Cet écart est meublé d'autres voix. Les disciples du Christ n'en ont pas la maîtrise. Jésus est un visage singulier, l'Église

est témoin de cette originalité – mais Dieu n'a rien dit dans l'Écriture des autres chemins, il faut apprendre d'eux leur originalité. L'unité n'est pas donnée, elle est espérée dans une nuit du savoir qui permet une vérité de la rencontre. Peut-être est-ce la raison de l'effacement de Dieu pour son témoin. La tentation des hommes d'Église est de gommer l'épreuve de cet effacement.

Le salut, qu'en disons-nous ?

Dans ses interventions, **Christian DUQUOC** notait que la réalité et la notion de "Salut" nous avaient été transmises dans le "croyable disponible" des premiers siècles de l'Eglise. Or, ce vocabulaire, ces références culturelles ne sont plus immédiatement comprises par nos contemporains ou ne sont pas immédiatement recevables par des hommes et des femmes d'autres cultures. Comment exprimer "pour nous" – nous-mêmes et les autres – ce que le Christ a accompli pour tous et qui fut exprimé en un temps révolu de l'histoire ? Telle est la première face de la question.

La seconde a été formulée par **Vačlav VENTURA** :

"J'ai été très heureux d'écouter toutes les interventions mais je me suis parfois posé cette question : "Que diraient mes

étudiants ? Ou mes voisins de la campagne ? Ou mes copains de l'auberge ?" Nous utilisons des mots scientifiques, des phrases compliquées de la philosophie et de la théologie. Je me consacre aux étudiants car ce sont les intellectuels futurs. Mais je constate que, sauf exception, ils n'attachent d'importance ni à la philosophie ni à la théologie. La théologie moderne à laquelle nous nous référons reste intellectualiste et plonge ses racines dans l'idéologie libérale dont le sujet historique et sociologique est la bourgeoisie.

En parlant ainsi, naturellement, je me critique moi-même mais, si vous me permettez de vous provoquer un peu, nous tous ici, nous sommes, peu ou prou, des bourgeois dans notre pensée comme aussi dans la structure de notre vie. Et nous avons été formés – ou déformés – par les

facultés de philosophie ou de théologie.

Mais la majorité des gens dans notre monde sont des ouvriers, des agriculteurs, des chômeurs, des marginalisés et toutes sortes de gens malheureux. Ils n'ont pas la force, ni le temps, ni le désir de s'occuper des distinctions philosophiques ou théologiques. Ils préfèrent être en famille et avec les amis que lire Rahner. Leurs problèmes sont différents et vraiment existentiels. Pour être compréhensibles et véridiques, il faut – ce n'est pas chose facile – abandonner notre langage et changer de style de vie. Ça coûte

cher. Nous n'accédons au langage populaire, à la culture populaire qu'en participant à la vie du peuple. C'est bien le fondement de la théologie de la libération que je ne peux que confirmer. Dans cette direction, nous commençons à trouver, non pas des définitions ou des formules, mais la sagesse qui est le trésor de l'expérience du peuple. "

Comment notre salut peut-il intéresser notre vie quotidienne, l'ordinaire des jours et comment peut-on en parler ?

LE SALUT VU D'EN-BAS.

Paul Bernardin (Prêtre Ouvrier au Creusot, maintenant secrétaire général des P.O.) :

P.
B
E
R
N
A
R
D
I
N

Je voudrais un instant aborder d'en bas la question du Salut, du point de vue des gens simples et ordinaires : mes copains de boulot dans le Bâtiment n'attendent pas le Salut !

Ni d'un Bon Dieu qui, si toutefois il existe, laisse sans réagir tant de misère et d'injustice

depuis si longtemps. Ni d'une Eglise qui oblige à une pratique religieuse qui ne leur gagne pas leur pain, et ne résout aucun de leurs problèmes. Sa morale met obstacle à leurs petites joies. Elle tire profit de la mort par des messes et des cérémonies toujours payantes. Ni des croyants qui sont, pour la plupart, des gens

aisés et instruits qui ont tout de même la vie facile et assurée.

Mes copains savent bien qu'ils seront toujours les malchanceux de la société par rapport aux gens en place, à ceux qui s'en mettent plein les poches et qui ont la belle vie ! Ce sont toujours les petits qui trinquent. Mes copains n'ont que la force de leur bras pour s'en tirer et les relations qu'ils essaient de se ménager auprès des gens bien placés. Sous n'importe quel régime, il leur faudra travailler dur pour gagner peu. Ils sont à la merci de tous les pépins : la maladie, l'accident, la mal-

chance, le procès, le licenciement, la mort.

Mes copains sont assez fatalistes et résignés : *"Arrive ce qui doit arriver"* *"L'accident ou la mort, si c'était dit, on n'y peut rien"*. *"Il y aura toujours des impôts et des guerres et, à la mort, tout est fini c'est le trou !"*. Ils tentent leur chance au loto ou au tiercé chaque semaine, sans trop y croire mais ils en rêvent tout de même, si jamais ?... Ils espèrent seulement que leurs gosses s'en tireront mieux avec un peu d'instruction et, pour cela, ils font l'impossible et se saignent aux quatre veines !

Que disent les mots ?

Mes copains emploient pourtant un langage de Salut : "Sauvé !", disent-ils après un mauvais moment, une menace, un examen. "Sauvé des eaux", même, quand on s'est tiré d'affaire, d'un emmerdement ou

d'une mauvaise passe. "Il m'a sauvé !" : le médecin qui m'a guéri, le chirurgien qui m'a opéré, le délégué qui m'a défendu, la copine qui ne m'a pas laissé tomber. "Il n'y a que la foi qui sauve" pour celui qui a besoin de recon-

fort et d'assurance, même s'ils sont illusoire, parce que ça l'aide à vivre et à tenir le coup un moment.

Mes copains me taquinent souvent en se moquant du croyant que je suis : *"Toi qui es bien placé, tu devrais demander au Bon Dieu un peu de beau temps, une augmentation pour nous ou qu'on ne soit pas malade !"* Plus gravement, j'ai le sentiment d'être souvent en position d'accusé, en raison de mon impuissance comme croyant devant les tuiles qui leur arrivent : le gosse malade ou infirme, le ménage qui se sépare, le copain qui meurt jeune. Mes copains respectent les rares croyants sincères qu'ils peuvent connaître, le prêtre qui s'est montré humain, et surtout les "petites soeurs" qui se dévouent pour les gens dans les quartiers.

Etre présent...

Face à mes copains, je me

Avec mes copains, je ne crois guère aux bonnes paroles dites ou chantées à l'église. "La Bonne Nouvelle", bonne pour qui ? "Le Salut de Dieu" où apparaît-il ? Quand se manifeste-t-il ? L'Eglise se soucie-t-elle du sort des gens, de leurs difficultés, de leurs problèmes, de leurs espoirs ? L'Eglise veut-elle vraiment le bonheur des gens, leur réussite, leur mieux-être ? L'Eglise fait-elle changer le comportement de ceux qui la fréquentent : deviennent-ils plus honnêtes, plus justes, plus généreux ? L'Eglise intervient-elle auprès des gens influents pour défendre la cause des petits, faire entendre leurs besoins, leur obtenir une meilleure situation ? L'Eglise s'intéresse-t-elle à ceux qui ne sont pas de ses adhérents ? L'Eglise est-elle pour la vie, ou pour accompagner la mort ?

sens démunis, terriblement im-

puissant et je me tais le plus souvent, discret et gêné, ébranlé parfois, "avec le sentiment déchirant de ne pouvoir que les accompagner sur le chemin qui reste à faire", comme il a été magnifiquement dit. Je reste avec eux, je les écoute, je tâche d'être à leurs côtés surtout quand ça va mal. Comme un noyé accroché à une planche, je continue à nager avec eux. Et je parle d'eux au Seigneur : qu'il se souvienne d'eux tous dans leur détresse, leur souffrance, leur chagrin !

Ils savent qu'ils peuvent compter sur moi pour un renseignement, une démarche, une défense, et qu'ils peuvent me dire des choses, des difficultés, des ennuis, des soucis qu'ils ont. Ils sont surpris que je leur envoie une carte de vacances, que je pense à leurs fêtes, que j'aie le voir à l'hôpital... Ils s'étonnent

que je sois copain d'un Algérien, d'un Cambodgien, d'un gars mal vu et mal vêtu, d'un jeune qui arrive, d'un pauvre type pas débrouillard et maladroit, d'un copain qui critique le syndicat. Ils ne comprennent pas du tout que j'accepte un service sans gagner davantage, à un âge où je pourrais être tranquille et me la couler douce !

Mes copains trouvent que Dieu ne soigne guère sa clientèle et fait bien mal sa publicité . Ils sont ennuyés qu'on m'en fasse tant voir parfois, et que je doive payer aussi cher mon choix d'être avec eux. Ils s'attendraient à ce que les mauvais coups me soient épargnés dans mon travail, pour ma santé, dans ma famille. Mais j'expérimente, et parfois ils me le disent, que cela les aide que je sois avec eux, et que ce n'est pas rien de se sentir compris, accompagné, défendu !

Des signes à la manière de Jésus...

Et moi, je me souviens | qu'il se passait des choses autour

de Jésus, des choses visibles, constatables, concrètes : des gens reprenaient goût à la vie et retrouvaient place dans la société, des gens étaient guéris, encouragés, pardonnés, ressuscités même, paraît-il ! Jésus invoquait ces choses-là, pour répondre à ceux qui Lui demandaient "si c'était Lui ou un autre qu'il fallait attendre ?" Il disait que c'était signe que "le Royaume de Dieu était déjà là". Il affirmait qu'il était venu pour ça et que c'était ça que l'Esprit l'envoyait faire.

C'est vrai que Jésus disait aussi : "Les pauvres sont évangélisés". Mais je me demande si on traduit bien. C'est différent de dire "ils entendent la Bonne Nouvelle", ce qui fait penser à un enseignement religieux, à du catéchisme, fut-il pour adultes, ou de dire : "ils entendent une bonne nouvelle", c'est à dire d'abord une annonce, et pas seulement un rappel des choses déjà dites et répétées mais l'annonce

d'une bonne nouvelle "pour eux", l'annonce que ça va mieux aller pour eux, qu'ils peuvent reprendre espoir dans leur vie.

Je me souviens aussi que le Salut, c'est d'abord la santé, le bien être. Les premiers chrétiens en ont parlé avec des mots qui n'étaient ni théoriques, ni abstraits, ni savants, des mots qui évoquaient des expériences sociales de leur temps : le rachat des esclaves, l'adoption d'un enfant. Je m'étonne donc qu'on nous mette sans cesse en garde parce que nous essayons de le dire avec des mots de libération qui nous parlent à nous aujourd'hui et qui évoquent que cela ne se fait pas tout seul, et que ça coûte cher, très cher, une libération. Il faut y mettre du sien et s'y engager à fond pour que ça ait chance d'aboutir. Et il reste encore beaucoup à faire, presque tout à faire, quand on est libéré, parce que les lendemains sont difficiles.

Tous participent au Salut...

Ma conviction, c'est qu'on ne sauve que ceux qu'on aime. C'est l'amour, et seulement l'amour qui sauve. On ne sauve que ceux dont on se fait proche comme le voyageur inconnu qui s'arrête pour secourir le blessé de la route. On ne sauve pas à distance, en se tenant à distance, en gardant ses distances. On ne sauve que ceux avec qui on se compromet, avec qui on fait cause commune au risque de se faire traiter comme eux. Tant qu'on se fera traiter de "communistes" en prenant la défense de ceux qui se font exploiter, l'Evangile n'est pas annoncé !

J'attends le jour où on traitera de "chrétiens" les communistes, et tous les autres qui défendent les petits, qui prennent parti pour la justice, qui luttent pour la libération du peuple. J'attends le jour où l'on saura que telle est bien la tradition des prophètes de la Bible et des Pères de l'Eglise, l'esprit du "Magnificat"

de Marie et le sens des Béatitudes de Jésus.

Je suis de plus en plus tenté de croire que Dieu ne fait rien pour nous sauver, qu'il n'intervient pas au coup par coup pour nous tirer d'affaire individuellement. Il est simplement, Il est ce qu'Il est : Soleil de justice, Foyer d'Amour, Source de Vie. Il exerce une attraction puissante sur tous les vivants par son Esprit à l'oeuvre dans leurs cœurs à tous, "répandu sur toute chair", qui suscite en eux de puissants désirs de paix, de justice, de fraternité, si forts que beaucoup s'y dévouent corps et âme, sans même savoir ni se douter d'où ça leur vient : "C'est plus fort que moi !"

Parmi tous ceux-là quelques uns croient en Lui sur parole. ils savent ce qu'Il veut : le règne de la vérité, de la justice, de la paix. Ils répondent à Son amour de tout leur amour. Je

crois que Jésus nous ouvre un chemin de Salut où rien ne nous sera épargné de tout ce qu'il a subi et enduré. Mais ce chemin va vers la vie, la liberté, l'amour. Ce n'est pas une impasse ! Ce

chemin débouchera finalement, au sortir de la longue nuit de la mort, dans la lumière de l'aurore éternelle. Nous ne serons pas "floués".

LE SALUT COMME CONVERSION.

Vincent Roussel (Laïc, enseignant, fait partie de l'équipe de Montargis) :

V.
R
O
U
S
S
E
L

Notre premier lieu de connaissance théologique, à nous laïcs, c'est notre vécu. La condition pour parler de salut et de libération de façon un petit peu chaleureuse et un petit peu convaincante, c'est certainement d'abord de s'être soi-même senti sauvé et libéré. Je vais tenter de vous dire en quoi je me suis senti réellement sauvé et pourquoi je me suis senti véritablement libéré ...

Mon expérience est celle de la conversion, à l'âge de 27 ans. C'est là mon premier lieu de connaissance théologique. Cependant, quand j'entends des discours théologiques bien construits, qui sont un résumé, un condensé de l'expérience de milliers et de milliers de chrétiens, je me réjouis de me retrouver dans ce qui est dit. De tels discours me paraissent clairs, parce que mon vécu colle à ce qui est dit.

L'angoisse d'un homme...

Une conversion, c'est d'abord la connaissance de l'athéisme. Moi je sais ce que c'est que l'incroyance : à l'âge de 27 ans, après la période des études où l'on aime bien discuter, raisonner, j'ai connu l'angoisse, l'angoisse de l'athéisme et de l'incroyance. A priori, j'avais tout pour être heureux d'un point de vue purement humain : j'étais jeune professeur, sans souci spécifique pour l'avenir. L'angoisse du lendemain concernant le travail, je ne l'ai pas connue. J'étais marié avec un enfant. Et pourtant, c'est la période où – physiquement – j'ai connu l'angoisse, à un point tel que, pour comprendre et m'en sortir, je me rappelle très bien m'être dit : *"Je ne serai pas professeur, je serai psychanalyste"*. Et j'ai commencé des études de psychologie... Mais je peux affirmer aujourd'hui, après avoir vécu cette expérience de la conversion, qu'il est dans l'homme des angoisses d'une

profondeur telle qu'elles ne relèvent ni de la psychanalyse ni de la psychologie.

De quelle nature était donc cette angoisse ? Je crois qu'elle avait deux dimensions :

- la première était en quelque sorte existentielle. Elle venait de la prise de conscience de ce monde traversé par la violence et par le mal, et du sentiment du rôle que, soi-même, on peut avoir à jouer dans ce monde. J'étais dans une attitude de profonde bonne volonté pour ce monde, prêt à donner mes bras, mon cœur, mon intelligence pour que les choses aillent mieux et, en même temps, dans l'incapacité d'agir, simplement par sentiment d'impuissance. A quoi servait de dépanner tel ou tel voisin par rapport à la masse de choses à entreprendre ? Au milieu de cette histoire tragique de l'humanité, j'étais habité d'un sentiment de désespérance...

- la deuxième venait de mon désir d'être quelqu'un de bien, d'accueillant, d'être une sorte de "saint athée", alors que j'expérimentais quotidiennement que cette chose là était radicalement impossible. Sans doute, mon expérience rejoignait-elle un peu celle de Saint Paul. Etre quelqu'un de bien pour la société, être accueillant – au

moins ça ! – et être surpris à chaque instant en flagrant délit d'égoïsme, de mal, de collaboration au mal.

C'étaient là, je crois, les deux sources spécifiques de mon angoisse : mais une angoisse telle que je ne peux pas dire, si je n'avais pas fait l'expérience de la conversion, quelle aurait été ma vie ...

Une conversion ...

Je me suis retrouvé dans une retraite de chrétienté, un peu à la manière d'un malade qui va voir un guérisseur. Je n'étais pas croyant. Pourquoi me suis-je retrouvé dans une retraite de chrétienté ? Uniquement parce qu'on me l'avait proposé. Je m'étais dit *"pourquoi pas, on verra bien. C'est toujours une expérience humaine que l'on peut faire"*. Ce fut une expérience difficile. Quand on est athée et que l'on est mis en face du langage traditionnel de l'Eglise, il y a des choses qui ne

veulent absolument rien dire. Et pourtant, ce qui a emporté pour moi la conversion, j'en ai le souvenir très précis, c'est le récit, très bien commenté, de ce qu'a été la Passion du Christ, la Croix.

Ce n'est pas tellement la Croix en tant que telle, ce n'est pas la souffrance, qui ont été l'occasion de ma séduction en ce Dieu annoncé par Jésus-Christ, mais c'est le fait que, malgré la croix, le Christ, dans toute cette période, a été fidèle et cohérent

avec lui-même, incapable de désespérer de l'homme. C'est le : "Père, pardonne leur, ils ne savent pas ce qu'ils font" qu'il a dit dans l'épreuve qu'il a traversée. Dire que ce Jésus-Christ là est fils de Dieu, c'est quelque chose qui vient de l'intérieur, de l'action de l'Esprit Saint. Une des raisons pour lesquelles on peut dire, aujourd'hui, "Dieu est vivant, Christ est ressuscité", c'est qu'on est capable de cette pulsion inté-

rieure qui nous fasse dire: "oui là, est une certitude : ce Dieu révélé par Jésus-Christ, c'est Dieu". Le Dieu qui m'était présenté, proposé par Jésus-Christ, était un Dieu tout à fait séduisant. Ça n'avait plus rien à voir avec le Dieu juste qui punit, qui récompense ; c'était un Dieu gratuit, nous aimant gratuitement malgré notre manque de sainteté à laquelle j'étais déjà attaché du temps de l'athéisme.

Libération et salut, est-ce la même chose ?

Ainsi la notion de salut et de libération, je l'ai vécue dans ma chair : Je me suis senti libéré. Pourtant, je crois que, dans la notion, de salut il y a quelque chose de plus fort encore. Pour moi, la réalité du salut, je la comprends comme quelqu'un qui se noie et que l'on sauve de la mort. On est libéré d'une oppression, mais on est sauvé de la mort. C'est une notion beaucoup plus forte. Et, d'une certaine manière, j'ai été effectivement sauvé de la

mort, même de la mort physique car lorsqu'on est plongé dans cette angoisse cela peut très bien se terminer par des formes de suicide pour les gens qui sont les plus courageux, sinon des formes de mort psychologique.

Par rapport aux deux angoisses que j'ai décrites tout à l'heure, voici comment j'exprime cette libération :

- La première fut d'accepter que ce monde traversé par le

mal et par la violence, par des entreprises de destruction et de mort, ne soit pas d'abord mon affaire à moi. Au coeur de ce monde-là, il y a Dieu tel que Jésus-Christ l'a révélé, qui est agissant et qui promet à une destinée heureuse. Il ne m'est pas demandé, à moi, de prendre sur moi, soit seul, soit collectivement, la destinée de ce monde là. Quelqu'un de plus grand que moi s'en occupe. Par contre, ce qui m'est demandé, c'est d'y apporter ma contribution...

- La deuxième chose concernait mon désir d'être parfait. D'un seul coup, j'ai découvert que si je ne suis pas parfait, si je suis traversé par des forces de

La non-violence du Christ...

Et puis, je voudrais évoquer une dernière dimension qui me tiens à coeur. Le Dieu tel qu'il m'est apparu en Jésus-Christ est un Dieu radicalement non-violent, radicalement, sans aucun

mal plus puissantes que ma propre volonté, le Dieu présenté par Jésus-Christ est un Dieu d'amour qui ne me demande pas d'être parfait mais qui me demande de me laisser aimer. Alors, je suis libéré de cette volonté d'être parfait et de ce qui y est attaché et que l'on connaît bien en psychologie : la culpabilité. Etre libéré de la culpabilité, ce n'est pas dire : peu importe, puisqu'on est aimé tel qu'on est, allons-y, faisons n'importe quoi ! J'ai gardé la disposition de bonne volonté que j'avais pour le monde mais je suis détaché. Autant, avant, j'étais paralysé pour l'action, autant, après, j'ai été libéré – mes chaînes ont sauté – et prêt à intervenir concrètement dans le monde.

"mais..." Tout le monde est non-violent, mais avec un "mais"... Ce Dieu là est radicalement non-violent.

J'en ai tiré les conséquences, d'abord pour mon comporte-

ment personnel. *"Si on te frappe sur une joue, tends l'autre joue"* cela veut dire : *"N'entre pas dans le cycle de la violence, ne réponds pas à la violence par la violence"* et c'est une incitation au courage. Mais le Christ non-violent a été aussi un provocateur. A aucun moment, il n'a accepté de se taire quand il a été témoin d'une injustice. Le Christ n'a jamais accepté de se taire. C'est à cette non-violence là que je me sens appelé. Je connais bien mes lâchetés mais je ne peux pas contourner ces choses-là.

Mais cela concerne aussi notre analyse de la société. L'homme n'est pas seulement le produit d'une liberté mais le produit d'une société, d'une culture.

Et dans nos sociétés, il y a des structures de mort, de violence, de péché, de mal – tous ces mots là évoquent un peu pour moi la même chose. Lutter contre ces choses là, c'est entrer dans un mouvement collectif, un combat collectif : m'associer à d'autres pour abattre ces structures de violence.

Mais l'Évangile me dit que je ne peux pas entrer dans un combat de type collectif qui soit, dans ses formes, en opposition avec cette non-violence qui m'a fasciné dans le Christ. Et j'ai eu de la chance ! Je me suis converti au moment où foisonnaient les réflexions sur la non-violence active comme proposition dans les combats politiques, syndicaux, sociaux, etc. je me suis senti de plain pied."

LE SALUT DANS LA VIE QUOTIDIENNE

A la suite de ces deux interventions, **Marie Guérineau**, (Mère de famille, orthophoniste,

membre de Galilée et de l'équipe de Poitiers) souligne combien

"il est difficile de parler du salut lorsqu'on retombe sur les petites choses de rien du tout de la vie quotidienne. Est-ce que je sauve, moi, dans mon travail, dans ce que je fais ?" Et bien oui ! Je crois que oui, je peux dire ça. Est-ce que Dieu sauve ? Je crois que oui, je peux le dire aussi. Est-ce que les gens participent à ce salut ? Je le crois également. Tous les jours, on doit se débrouiller avec le mal, avec la vie qui est quelque chose de fou et qui prend tout de suite. Et on n'a pas le temps d'aller chercher ses bouquins pour répondre à la question du salut : il faut être là. Le salut advient si on ne garde pas ses forces en soi, si on accepte de faire les choses du quotidien tout simplement en étant là auprès des gens, en ayant la force d'être là, même si c'est difficile, en essayant de répondre aux enfants et aux gens et, plus souvent, en les écoutant. Je veux être là auprès des gens, avec ce que je suis, avec ma force de vie et ma faiblesse. Car la vie, c'est de la force mais c'est plein de faiblesse. Etre là, dans le silence de Dieu car la mort est insupportable et que la résurrection, on ne peut pas la dire comme ça. La première réponse est de l'ordre du silence, du respect, de l'écoute. C'est l'espace et le temps qui séparent la mort du Christ et sa résurrection. C'est aussi l'espace et le temps de notre vie quotidienne. Ecouter, méditer cette mort et cette résurrection : que cela soit au coeur de nous quand nous écoutons, quand nous sommes proches des gens avec lesquels nous vivons tous les jours."

Pour illustrer cette réalité du salut dans la vie de tous les jours, **Jean-Paul Havard** (Prêtre de la Mission de France, ouvrier agricole), évoque un simple événement de sa vie de travail.

"Je travaille dans une propriété familiale où une dizaine de personnes, Marocains et Français, habitent sur place... alors on se dit beaucoup de choses ! Il y a eu dernièrement une naissance dans la famille marocaine d'A. Une naissance, c'est d'abord un petit peu deviné, c'est promis, c'est attendu. Pendant les mois qui l'ont précédée, beaucoup de choses se sont dites, et souvent des souffrances assez profondes ont été exprimées : par exemple, celle de M. et J. qui ont 50 ans et qui n'ont pas réussi à avoir d'enfants, celle d'H. qui a son mari malade depuis longtemps et qui a des enfants qui sont loin, etc. Pour A, le père de Yacine, il était difficile d'inviter

tout le monde car il y a aussi des divisions à l'intérieur de notre petite société viticole. Notamment, M. avait répété à qui voulait l'entendre qu'A. et sa femme "étaient de bons bourricots pour les patrons." Donc, depuis un an, ils ne se parlaient plus. Arrive le jour de la fête et tout le monde est invité. Quant à moi, j'étais bien prévenu que j'avais quelque chose à faire: "Jean-Paul, tu es quand même notre curé, tu as affaire avec l'Eglise, tu as affaire à Dieu, alors tu vas le baptiser". J'étais bien un peu embarrassé mais j'ai laissé les choses faire et, finalement, on est parti un peu vite sur le Ricard... Pourtant, la question d'une bénédiction a été reposée par M. au milieu de la fête !

Dans ces simples choses, un itinéraire de libération s'est fait parce que des choses souffrantes et profondes se sont dites les uns aux autres, parce que, dans cette invitation, il y a des divisions qui ont été traversées. Et lorsqu'il a été question de poser un signe de bénédiction, ce sont toutes les questions d'intégration qui affleuraient mais aussi celles de la différence entre nos traditions religieuses, et cela concernait l'Eglise car tous savent bien que je suis un curé et que j'appartiens à l'Eglise."

Pierre Laurent (Prêtre de la Mission de France, syndicaliste) rappelle simplement que dans l'agir quotidien, nous avons mille occasions de prendre des comportements qui sont à la limite de la dissidence, de la subversion.

"Un seul exemple : au moins dix fois par jour, là où je vis, entre le boulot et chez moi, j'ai l'occasion d'être complice, par silence, des attitudes racistes dans le métro. Est-ce qu'à chaque fois je prends le risque de me faire interpellé, pour me faire demander mes papiers, afin de refuser cette complicité silencieuse ? L'agir quotidien, c'est mille et mille occasions d'être en rupture avec le conformisme de tout le monde y compris de l'Eglise et de ses croyants."

Bernard Lacombe (prêtre de la Mission de France, Conseiller régional) élargit la question en faisant état des interrogations contemporaines sur le "sens de l'histoire" et sur leurs conséquences dans notre compréhension du salut.

"L'histoire, pour beaucoup, n'est plus linéaire, les échecs la traversent comme ils

traversent notre vie personnelle, nos existences. Alors, peut-on encore parler d'un "sens" dans l'histoire du salut, dans l'histoire dans laquelle nous sommes embarqués, dans l'histoire du monde avec Jésus-Christ ? En tous cas, lorsqu'on dit que le salut est donné, il faut ajouter qu'il requiert notre participation car le "sens" n'est pas inscrit de toute éternité. L'histoire est remise entre nos mains et peut très bien capoter. Le salut peut n'avoir pas de sens, si ce sens n'est pas réalisé. Le sens n'est pas un acquis, il est à participer."

Mais les choses essentielles sont toujours en tension et **Dominique Bourdin** (Mère de famille, professeur de philosophie, membre de Galilée, en équipe sur Paris) souligne à quel point,

"dans la vie avec les autres, la recherche de vérités partielles, la construction de solidarités et les luttes nous divisent en même temps qu'elles nous rassemblent. Il faut apprendre à vivre avec les ambiguïtés, à perdre son rêve de perfection, de maîtrise de l'histoire, d'immortalité. Et pourtant, ce qui se dit à travers nos mots partiels et provisoires nous parle aussi de définitif. Nous essayons modestement de pallier aux injustices de notre monde et, en même temps, nous savons qu'il y va du meurtre du juste et donc de la possibilité pour Dieu de vivre dans notre monde. Dans nos bagarres et dans nos réconciliations, nous essayons tant bien que mal de gérer notre besoin de vivre ensemble et il y va de la réconciliation universelle. La conscience de cette espèce de démesure fait alors resurgir tous les désirs que l'on croyait avoir assagis... Cela nous force à reprendre conscience que, sur les chantiers de l'homme, l'horizon n'est pas seulement celui de l'indéfini, mais qu'il y va de l'infini. C'est à la fois extraordinaire et merveilleux, effrayant aussi, car la question de Dieu dans notre monde passe par ce vers quoi nous portent nos désirs et à quoi nous ne pouvons pas renoncer, et par cette dépossession qui doit les critiquer."

A la suite de Dominique, **Serge Baqué**, (prêtre de la Mission de France, psychothérapeute) insiste sur

"l'extraordinaire libération qu'il a ressentie en écoutant les interventions de Paul Bernardin et Vincent Roussel. Le salut, en effet, c'est aussi être libéré de l'idée que ce salut est dans le prolongement de notre action. Plus on est généreux, plus on aime

l'humanité, et plus on court le risque d'être totalement désespéré et de rejeter ce Dieu "qui soigne si mal sa clientèle". Le salut, c'est aussi une conversion du jugement, c'est réaliser que le salut proposé n'est pas tout à fait dans le prolongement de ce que nous pouvons désirer. Dans notre désir de messianisme, c'est une libération formidable, parce que loin de nous démobiliser pour l'action, cela nous permet d'entrer dans une action qui est débarrassée de l'auto-satisfaction et donc de son versant ténébreux qui est la culpabilité. Cela nous délivre aussi de la déception, car ce qui est moteur, c'est la promesse et non le fait que notre action va amener le salut. Le salut n'est pas au bout de notre action, c'est l'accueil du salut qui nous libère véritablement pour l'action."

En finale, **Christian Duquoc** dit combien lui aussi a été frappé par les interventions de Paul Bernardin et Vincent Roussel. En effet,

"quand on parle du salut, on parle souvent d'une annonce qui est de type prophétique. Mais, dans la Bible, il n'y a pas que les prophètes qui parlent, il y a tout le peuple. Et l'un des lieux où le peuple exprime son espoir et son désespoir, c'est un très grand nombre de psaumes. Or, dans les psaumes, il y a un cri qui revient constamment c'est "où est Dieu ?"

Et **André Laforge** conclut cette table ronde en reprenant pour chacun de nous cette interpellation : *"en quoi le salut est-il dans nos vies : rupture, conversion, retournement ?"*

Jésus est-il universel ?

Bruno Ronfard

Comment le salut du Christ concerne-t-il ou peut-il concerner tout homme ou tout l'homme ? Pour baliser cette question, je reprends simplement deux expressions de C. Duquoc.

Au début de son intervention, il a cité un passage des Actes des Apôtres au chapitre 4 verset 12 : "Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvé" et, à la fin, il a dit : "Dieu se manifeste pluriellement sur un fond d'absence". C'est dans cet écart que se situe la question de cette table ronde.

L'Esprit de Dieu...

Dominique Lanquetot

Que puis-je dire, aujourd'hui, après 35 ans de vie en Algérie avec des amis musulmans ? C'est parce qu'il a été un don de Dieu, que le salut du Christ concerne tous les hommes. C'est parce que le Père aime tous les hommes qu'il les a faits fils en son Fils Jésus qui est mort et ressuscité pour tous. A tous, le Père a donné son Esprit par lequel il a ressuscité son fils Jésus, "premier né d'entre les morts".

Tout homme est sollicité dans sa liberté par l'Esprit. S'il l'accepte, l'Esprit est pour lui pédagogue d'amour et de justice. Par l'Esprit, les hommes et les peuples apprennent, aujourd'hui comme hier, à être en communion fraternelle, en attendant la communion éternelle avec le Père par le Fils et dans ce même Esprit.

Mais j'ai deux questions à poser à Christian Duquoc. Il me semble d'abord que vous n'avez pas parlé de l'Esprit...

Christian Duquoc

Peut-être n'en ai-je pas parlé suffisamment mais il était quand même présent dans ce que j'ai dit : j'ai signifié que le Christ ressuscité donnait l'Esprit et que l'Esprit n'était pas délimité, ni par l'Eglise, ni par l'événement du Galiléen. Or ceci est très important car cela doit toujours questionner l'Institution. Le Catéchisme Universel est assez révélateur à cet égard. A aucun moment, il ne cite explicitement Jn 3, 8 : "Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit."

Jean-Marie Ploux

J'ai beaucoup apprécié la façon dont vous avez distancé, d'une certaine manière, le Verbe et sa présence dans Jésus reconnu comme Christ. Je pense qu'il faut faire le même mouvement d'élargissement par rapport à l'Esprit. Aussi, suis-je un peu réticent à la formule que vous avez employée en disant que le Christ ressuscité nous donnait l'Esprit. L'Esprit précède aussi le Christ... Personnellement, je suis très touché par la manière dont St Irénée parle de Dieu avec ses deux mains, l'Esprit et le Verbe qui, dès la création, sont au travail dans l'homme. L'Esprit comme Appel, le Verbe comme acte de foi de l'homme et reconnaissance de Dieu : je crois qu'il faut situer Jésus de Nazareth et sa reconnaissance comme Christ dans cette double dépendance, dans cette double expression de Dieu. Si l'on maintient l'Esprit uniquement relatif au Christ, on risque de refaire de l'Eglise la propriétaire du salut. Ce qu'elle avait perdu en renonçant à l'unicité du Christ sous forme exclusive, elle va le récupérer par l'Esprit que le Christ serait seul à donner.

Christian Duquoc

Je suis absolument d'accord avec ce qui vient d'être dit. Mais comme j'avais à parler de la médiation du Christ, j'ai limité le propos.

L'interpellation des agnostiques...

Dominique Lanquetot

Voici ma deuxième question : Vous avez bien évoqué le mystère de Dieu en parlant des voies agnostiques. Mais moi qui ai reçu la foi comme un don, je reste interrogé par ce que vous avez appelé la désespérance des agnostiques...

Christian Ququoc

Pourquoi cette désespérance des agnostiques ? A la fin de mon exposé, j'ai essayé, comme croyant, de comprendre que ceux qui font cette expérience mystique peuvent aussi manifester pour nous quelque chose du visage de Dieu et de la situation humaine dans laquelle nous sommes. Il y a une manière de parler de "l'évidence de Dieu" qui fait songer à ceux que Sartre appelait autrefois "les salauds" quand il racontait qu'un prêtre lisant son bréviaire et levant les yeux et voyant la mer bleue, voyait Dieu. Non, Dieu ne se voit pas si facilement et c'est pourquoi ce type d'expérience de la non-évidence de Dieu appartient, je crois, à la condition humaine. Est-elle nécessaire pour que nous comprenions notre propre expérience chrétienne ? Je ne sais pas du tout. Quelles sont les voies de Dieu ? Mais l'expérience que d'autres font de l'absence et de la désespérance n'est pas nécessairement une négation révoltée de Dieu. Elle correspond à ce que le sujet humain perçoit aujourd'hui de l'absence de Dieu. Il y a là une interrogation qu'on ne peut pas mettre entre parenthèses même si on ne peut pas répondre au pourquoi.

Yves Petiton

Je ne suis pas très à l'aise avec l'expression : la désespérance des agnostiques, comme si cette désespérance n'était que la leur. Le tragique de l'existence humaine concerne chacun, croyant ou non. L'expérience chrétienne est une manière particulière de faire face à ce tragique de l'existence, sans l'effacer pour autant.

Anne-Marie Neff

| J'ai beaucoup aimé ce que C. Duquoc nous a dit ce matin à propos des agnostiques et

de ce qu'ils nous apportent. Nous qui avons fait le choix de vivre en monde non-chrétien et avec des incroyants nous faisons l'expérience, dans notre vie quotidienne, de ce poids de la vie des incroyants et nous ne savons pas toujours très bien comment la rattacher au Christ. Mais notre communion avec des incroyants ne vient-elle pas au tréfonds de ce qu'ils nous obligent parfois à vivre avec eux la nuit de la foi ? et c'est une très longue nuit...

L'Évangile pour la vie des hommes...

Bernard Foy

Je vis au Cameroun depuis 42 ans. Et, pendant toutes ces années, j'ai essayé de travailler aux problèmes de développement. Je dois vous avouer que je ne trouve pas que le résultat soit très fameux. L'Afrique est en train de s'écrouler politiquement, économiquement. Nous sommes devant un drame qui fait mal, d'autant plus quand on y est impliqué depuis plus longtemps. Or, ce drame touche l'homme et son salut, du moins si l'on parle bien du salut de tout l'homme et de tous les hommes. La première question est de savoir si, dans les 10 ou 15 ans qui viennent, certaines régions de l'Afrique pourront encore manger. Nous avons aidé à une meilleure santé et la population s'est énormément développée. Mais l'assimilation des techniques n'a pas pu suivre et la production vivrière ne fait que descendre. La population augmente de 3% par an, et la production vivrière n'augmente que de 1% par an...

On fait des efforts techniques, des efforts de formation mais on butte sur des limites culturelles. Or je pense que l'Évangile, en tant que tel, est capable d'aider l'homme à vivre et que le salut du Christ est opérant pour sauver l'homme. Depuis plusieurs dizaines d'années, je lis l'Évangile avec des gens qui ont bien voulu le lire avec moi. Nous le lisons très simplement en commençant par le début d'un Évangile et en finissant par la fin. Nous les lisons les uns après les autres. Et, dans cette lecture, nous nous posons toujours deux questions : qu'est ce que ce texte nous dit sur le Dieu de Jésus-Christ ? Que nous

dit-il sur l'homme ? La découverte du Dieu de Jésus-Christ se fait lentement par cette lecture de l'Evangile en commun, sur peut-être une dizaine d'années. Alors, à la suite de cette découverte, se fait toute une conversion extraordinaire vers un Dieu qui est un Dieu d'amour, qui vient se présenter devant l'homme pour faire une alliance de liberté. A ce moment-là, commence à naître un homme nouveau dont la particularité sera d'être libre devant ce Dieu. Au moment où il découvre ça, l'homme devient plus à même de prendre en main les problèmes de son développement. Ceux qui ont fait ce chemin ne sont peut-être pas actuellement très riches, ou plus riches. Mais je me souviendrai toujours de ce que m'a dit un des leurs qui marchait dans une petite voiture parce qu'il n'avait plus de jambes : "Nous n'oublierons jamais ce que tu nous as aidé à découvrir dans l'Evangile, car nous étions les derniers du village et aujourd'hui nous sommes les premiers". Et ce garçon, bien qu'il soit handicapé, a payé quand même, grâce à un petit poulailler, toutes les études de ses frères et soeurs. Sa maison n'est pas un château, elle n'est pas beaucoup mieux que les autres, mais, grâce à l'Evangile, c'est un homme complètement différent.

Christian Duquoc

Ce qui vient d'être dit à partir du Cameroun m'a beaucoup frappé et m'a rappelé les grandes thèses de M. Weber sur le calviniste affirmant que la réussite du monde occidental du point de vue économique était liée au fait de la tradition chrétienne. Thème repris en partie dans le livre de Marcel Gauchet "Le désenchantement du monde". Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Je n'en sais rien. Mais il y a là une interrogation réelle sur l'espace possible d'ouverture donné par l'Evangile pour prendre en compte une réalité purement profane, la transformer et la maîtriser.

Les autres ont-ils quelque chose à nous dire de Dieu ?

Lucien Alliot

| L'Evangile est né dans un milieu sémite, ensuite il a émigré dans un milieu grec, puis a

été approprié par un milieu latin. Son expansion dans le monde est partie du monde occidental avec une expression occidentale. Mais cette Bonne Nouvelle a-t-elle été vraiment traduite ailleurs et pas seulement transcrite ? Il me semble qu'avec notre propagation de la Bonne Nouvelle de l'Évangile, nous avons toujours véhiculé des valeurs d'occidentaux. Comment faire pour que l'universalisme dont nous parlons ne soit pas simplement un universalisme pensé par un occidental mais nous soit renvoyé par d'autres mentalités ?

Bernard Foy

C'est une grosse question. Moi, j'ai le sentiment d'avoir appris beaucoup de choses, pendant ces années, en lisant l'Évangile avec le peuple Beti où je vis. Ils m'ont appris Dieu, finalement. C'est là le mouvement en retour. Ils m'ont appris Dieu en s'émerveillant sur des aspects du texte que je n'avais pas vus avant. Ils posent des tas de questions sur tel mot, sur telle phrase et, petit à petit, on s'aperçoit qu'ils sont en train de découvrir des choses que nous-mêmes n'avions pas découvertes. Ils m'ont appris à lire l'Évangile dans un émerveillement extraordinaire. Apprendre que ce Dieu n'est qu'amour, qu'il n'est pas celui qui juge, qu'il n'est pas celui qui est puissant, qu'il n'est pas celui qui a un crayon pour écrire le destin de chacun. On ne revient pas de cette aventure de lecture évangélique tel qu'on est parti. Ce compagnonnage, cette fraternité qui se crée font de nous des hommes nouveaux.

La difficulté de la mission vient de notre affirmation que l'Esprit de Dieu est partout alors que le support de la mission reste toujours l'institution Église que nous avons amenée d'Occident. Au Cameroun, c'est très clair : après que les Allemands soient partis en 1916, des missionnaires spiritains alsaciens sont venus les remplacer pour pouvoir parler allemand. Ils ont amené avec eux leur Église d'Alsace telle quelle, et ils ne pouvaient pas faire autrement. Maintenant, il faut s'en dégager dans une création nouvelle. Pour cela, il faudrait laisser beaucoup plus de libertés aux Églises locales et aux conférences épiscopales, et pas seulement pour une liturgie nouvelle. Mais cela touche aux rapports avec Rome... En tout cas, pour moi, il n'y a aucun doute : si on veut que l'Église progresse et même existe, il faut accepter que l'Église d'Afrique soit africaine

et que l'Eglise romaine soit romaine, tout en ayant la même foi en Jésus-Christ. On ne sort pas de la foi parce que l'on fait quelque chose d'africain, d'américain ou d'asiatique. Mais ça s'avère difficile.

Félix Machado

Tout homme, chaque être humain est à sa manière, à la recherche de l'absolu. C'est notre nature humaine qui veut que nous cherchions, chacun à notre manière, le sens absolu de notre vie. La théologie chrétienne s'est édifiée sur des présupposés très mêlés dont il est difficile de dire ce qui revient à Jésus, à la Bible, à la Communauté, à l'autorité politique. L'histoire de l'Eglise montre qu'à une multitude de questions furent apportées des réponses parfois presque contradictoires. Les tout premiers conciles manifestent des positions très diverses et très différentes. Ne doit-on pas s'interroger sur la manière dont, au milieu des conflits, des divisions et des manipulations, il a été répondu aux questions concernant Jésus ?

Les choses sont souvent présentées en trois points :

- 1. Jésus est le révélateur ultime du Père, de Dieu.*
- 2. Le christianisme seul est salvifique. Les autres religions ne sont pas de vraies religions. Seule la religion chrétienne est la vraie religion.*
- 3. La mission de l'Eglise est de convertir les autres à cette Eglise.*

Mais je me demande comment nous en sommes venus à articuler cette théologie. Evidemment, dans un dialogue avec le judaïsme et, plus tard, avec la société gréco-romaine ! Si la question de Dieu a été abordée par la tribu d'Israël, elle l'a été aussi par mille tribus du monde. Israël a élaboré cette question de Dieu à sa manière qui a quelque chose à nous apprendre à nous tous. C'était leur manière d'approcher la question de Dieu à partir du mystère de Yahvé. Plus tard, ce que nous avons dit du Christ a donc été tributaire de ce qu'Israël avait dit sur Dieu – ce qui est très limité pour moi. Si nous voulons vraiment voir Jésus comme une figure ultime de Dieu, il faut comme nous avons profondément étudié le Dieu d'Israël, étudier maintenant le Dieu des autres religions, des autres tribus du monde. Ainsi nous aurons une image, un visage de Dieu qui est celui de toute l'humanité. Sinon, nous restons dans une "yahwéologie". Mais si nous voulons

faire vraiment une "théologie", alors, il faut relever le défi qui est devant nous et étudier avec le même esprit sérieux le Dieu de chaque être humain tel qu'il est exprimé dans les prières et les traditions des autres tribus, nations ou races. C'est un défi de la mission aujourd'hui !

Georges Huguet

Face à ce défi, comment ne pas relever la grande urgence devant laquelle nous nous trouvons en étant pris entre la domination de la culture occidentale et la nécessité d'entendre Dieu à travers toutes les tribus du monde ? Je parle d'urgence en regard du temps qui va vite et la perspective ouverte d'une nouvelle évangélisation à l'aurore du troisième millénaire. Que sont ces sept années qui nous en séparent, relativement à la problématique qui se déploie ici et qui nous apparaît comme indispensable à retenir dans notre recherche de Dieu...

Le salut et la lutte de tout homme pour la justice

Bernard Lacombe :

J'ai la réputation de ne pas être toujours très clair. J'ai aussi, beaucoup plus que cette réputation, le sentiment de ne pas savoir dire ce que je vis et essaye de vivre profondément. Pourtant, je voudrais témoigner de cette confrontation permanente en moi entre un "salut qui vient d'ailleurs" et une bataille pour une libération, une réussite, un progrès de l'homme et de l'humanité.

Depuis 25 ans, comme prêtre-ouvrier, comme responsable syndical et maintenant comme responsable politique je mène la même vie que des hommes et des femmes qui n'ont pas et ne font pas référence au Christ, à la foi, à la religion. Je vis profondément ce partage en moi-même. Je suis parti, comme prêtre de la Mission de France, en pensant que j'avais un don à transmettre, à savoir Jésus-Christ. J'ai découvert des hommes et des femmes qui n'ont foi en rien tellement ils sont écrasés. Tout ce que Paul Bernardin a dit sur la manière dont on peut vivre le non salut avec eux est quelque chose

qui me marque très fort. En même temps, des hommes et des femmes comme eux ont accepté de se battre pour sortir de cette non-vie que trop d'entre nous partagent et qui n'est pas restreinte uniquement à la classe ouvrière. Ce que nous vivons, c'est cette perpétuelle interpellation en nous-mêmes entre notre foi et la construction d'un monde par un homme qui ne veut pas, qui n'a pas besoin de rechercher ailleurs une raison de sortir de la merde dans laquelle il est. C'est cela qui m'a fait passer du travail manuel, de la participation à la transformation de la matière qui est quelque chose d'absolument fondamental dans notre vie d'homme, à cette bataille syndicale de laquelle j'espère n'être pas sorti, parce qu'on ne peut pas accepter de rester dans l'échec sans la possibilité pour tous d'accéder à la vie. Sur cette route nombre d'obstacles viennent des hommes qui empêchent d'autres hommes de pouvoir accéder à un minimum de bien. Croyants ou pas croyants, nous avons à mettre ensemble notre capacité à pouvoir dépasser tous les obstacles, toutes les oppressions. C'est pourquoi je me suis engagé, avec les questions que cela m'a posé par rapport à l'Eglise, dans la démarche politique. Cela fait partie de cette recherche de réussite, de libération, de progrès pour construire ensemble, la société. Je le redis très fortement : le poids des oppressions économiques empêche de vivre des millions et des millions d'hommes. La bataille, pour faire en sorte que cette économie puisse être mieux partagée, est quelque chose de fondamental si l'on veut pouvoir se dire frères et vivre ensemble avec les autres.

Bruno Ronfard

J'aimerais, dans le dernier quart d'heure qui nous reste, que nous reparions sur les conséquences pour la mission de ce que nous disons de l'universalité du message du salut et de l'universalité ou non du Christ...

Le silence devant le mystère de l'homme et de Dieu

Jacques Meunier

Mon silence est sans doute significatif. A partir de ma situation en Asie, je ne sais que

dire. C. Duquoc a terminé son exposé en nous parlant des mystiques et des voie agnostiques qui nous ouvrent sur l'innommé, l'innommable. J'ai beaucoup communiqué à ces mots.

Celles et ceux qui sont dans la même situation que moi diraient que nous sommes simplement témoins... Mais il arrive que certains voient en nous des "signes d'espérance", pour reprendre des mots qui m'ont été dits. Je suis là-bas, nous sommes là-bas des étrangers, y compris à la quête de sens des hommes et des femmes avec qui nous vivons, même si nous la partageons. Mais si nous sommes là-bas, c'est parce que l'Esprit nous y a probablement poussés : je ne vois pas d'autres raisons ! Mais que va-t-on y être ? Est-ce qu'on va continuer à y être ? Pour le moment, on y est comme des signes, des témoins silencieux, pas forcément muets...

Philippe Deterre

C. Duquoc a dit en substance que le dégagement d'un exclusivisme sur Jésus n'est pas un laxisme ou une espèce de tactique pour entrer dans le monde moderne mais que c'est une logique interne au christianisme, à la tradition biblique. Jacques Meunier ajoute en quelque sorte que cela peut confiner au silence. Si j'ai bien compris, non seulement ce silence est lié au fait d'être étranger mais il fait partie de la logique du Christianisme. D'autre part, Félix nous invitait à tourner notre regard vers l'ailleurs, vers d'autres "anciens testaments". Je me demande alors si, dans la mission, il ne faut pas encore aller plus loin et accepter d'être étranger même au mouvement qui nous a portés, à la logique chrétienne – s'il faut employer ces mots qui ne sont sans doute pas les meilleurs...

Félix Machado

Tout au début de l'Évangile selon St Jean, il est écrit : "Au commencement était le Verbe". Il n'est dit pas "le commencement était le Verbe" mais "Au commencement était le Verbe". Cela me renvoie à ma tradition hindoue, à mes racines. Le Christ n'est pas celui qu'on doit connaître mais il est celui par qui on doit connaître tout. Je pense que nous, chrétiens d'Occident ou influencés par l'Occident, nous avons mal compris la place du Verbe. Il y a un commencement. Et, au commencement, est le Verbe par qui tout a été fait et par qui nous accédons à la vérité. En ce sens là, par Christ, en Christ, on doit

comprendre tout ce qui est. Cela me fait songer à cet Upanishad que j'évoque en quelques mots : l'atman est celui par qui on écoute parce qu'il est l'écoutant en celui qui l'écoute, il est le voyant en celui qui le voit, il est le pensant en celui qui le pense. Sans doute, puis-je regarder mes propres yeux mais je ne peux pas regarder ma vue, je ne peux pas entendre mon ouïe, ni penser ma pensée... Le Christ est celui par qui on voit, par qui on comprend et non le terme de notre vision ou de notre démarche de pensée. La raison d'être de la mission de l'Eglise n'est pas une prédication qui a pour objet et but final le Christ mais elle doit être de chercher ensemble la plénitude de Dieu. Et nous la connaissons par le Christ.

Serge Baqué

Ce qui vient d'être dit nous rappelle aussi la nécessité de nous interroger sur l'universalité du Christ, pas simplement à partir de ce que notre tradition dit de Lui mais à partir de ce que d'autres traditions peuvent en dire.

Antoine Carlioz

Tout ce que j'ai entendu suscite en moi une question très personnelle. Je suis en formation et je me prépare au ministère. J'essaye de comprendre à quel ministère je me prépare. Etre ministre ce n'est pas être ministre de soi-même.. Est-ce être ministre de l'Eglise ? Ministre de Jésus-Christ ? Tel que je le comprends ? Dans quelle fidélité ? Dans la fidélité à l'Eglise, laquelle ? Celle que j'aime et qui est devant moi ? Celle avec laquelle j'ai plus de mal ? C'est directement en rapport avec la question de mission.

Yves Petiton

Antoine a raison. Les témoignages que nous avons entendus mettent bien en valeur la dimension personnelle, mystique, de cette expérience. En même temps, nous sommes engagés collectivement dans la médiation ecclésiale même si c'est de façon diverse pour les uns et les autres.

La raison mystique, nécessaire et essentielle, est-elle une raison suffisante pour s'engager dans un ministère ordonné ? En fonction de tout ce que nous avons exprimé, ne faudra-t-il pas reprendre la question de la médiation ecclésiale ?

FINAL

Jean-Marie PLOUX

Je voudrais commencer ce petit mot final par vous remercier naturellement tous, les unes les uns et les autres, de votre présence, d'avoir dégagé du temps sur les vacances pour apporter votre voix à ce concert commun, à cette symphonie de notre vie et de notre foi.

Cette session a été avant tout l'oeuvre du Conseil de Mission qui porte, au nom de tous les partenaires : Mission de France, Équipes Associées, Équipes d'Ivry, Galilée, EREM, la charge de notre commune confrontation et de notre recherche de foi. Elle a été portée aussi par les co-pilotes que nous avons

recrutés, et puis par tous ceux qui nous ont donné la main, la parole, le coeur pour qu'elle soit réussie. Je les remercie tous du fond du coeur, sans oublier ceux qui ont assumé les tâches matérielles, je pense à Jean Garreau qui en a assuré une énorme part à partir de Lyon, mais aussi à ceux qui ont tenu la librairie, la buvette, le secrétariat etc ...

C'est une oeuvre commune de chacun qu'il soit homme, femme, père ou mère de famille ; qu'il soit religieux ou religieuse avec les charismes propres de sa vocation et de sa famille ; qu'il soit prêtre ou évêque.

SUR DES LIEUX FRONTIÈRES...

Par vocation et par envoi, nous sommes sur des lieux frontières, des lieux fronta-

liers – j'y insiste encore une fois – parce que cela m'a toujours tenu à coeur et que ça me

semble être le lieu propre des gens de la MDF et de ceux qui s'en reconnaissent comme partenaires. Or toute frontière est en même temps un lieu de clôture et un lieu d'échange et de passage.

Clôture vers la fidélité de la mémoire, clôture qui risque quelques fois d'être fermée sur la mémoire. Nous sommes héritiers, comme disait Jean-Baptiste Metz, d'une "mémoire dangereuse" : la mémoire du Christ qui a donné sa vie pour que l'homme vive, pour que le rapport à Dieu soit un rapport de vie ; mémoire dangereuse si l'on essaie d'être fidèle au Christ dans les choix qu'il a faits et qui l'ont conduit à la mort et aussi à la résurrection.

La frontière est aussi ouverture, passage, car tout vivant ne vit que par l'extérieur, par un rapport d'ouverture à l'autre, quel qu'il soit. Et nous campons là. Peu à peu notre regard se décentre. La frontière nous habite. La vie partagée avec d'autres fait que notre vie devient autre. La vie spirituelle des autres passe en nous avec sa beauté propre, sa paix, ses inquiétudes et aussi, comme l'a si justement rappelé Anne-Marie Neff ce matin, sa nuit.

C'est alors que les questions de la foi, les questions de l'homme se posent à nous, dans la vérité de notre envoi et de notre vocation. Plusieurs attitudes se présentent : nous pouvons revenir aux clôtures et fuir en réaffirmant simplement les vérités de tou-

jours, dans leurs formes de toujours. On peut aussi passer à l'extérieur et dévaluer ou abandonner nos références premières. Or nous avons à demeurer là, en homme et femme de passage, en passeur, sans désertier, je dirais : sous tension. Il s'agit alors de refonder sa foi dans les termes du dialogue et de la solidarité et nous avons la liberté de cette recherche. Je le dis d'autant plus fort que Vaclav a dû partir, – il a fait allusion à cette liberté – nous devons toujours prendre et défendre, solidaires les uns des autres à travers les pays et les Églises, la liberté de cette recherche.

Cette session n'est pas un terme, elle est une étape simplement. Nous sortirons – nous nous y sommes engagés – les actes écrits pour que chacun puisse y revenir, les méditer, les partager avec ceux qui n'ont pas pu venir. Elle intervient sur un chemin commencé il y a longtemps et qui est l'une des faces de la grâce propre de la Mission de France. C'est cette recherche commune exigée par notre position aux frontières : prendre la mesure de la modernité et des changements de notre temps ; écouter le cœur des hommes et leurs paroles ; mesurer la portée de leur action ; subir avec eux les passivités de la vie, de la souffrance et de la mort ; bref, entendre la quête du sens. Nous n'avons pas fini de le faire, ni pour aujourd'hui sans doute, ni pour demain, et le dossier d'Edgar Morin – extrait de "Terre-Patrie" – que nous avons

mis dans la chemise qui vous a été distribuée, est une invitation à continuer et à reprendre, dans les mois et les années qui viennent, cette recherche d'écoute des autres hommes de bonne volonté qui sont nos compagnons, compagnons de vie et compagnons d'éternité.

Dire Dieu aujourd'hui, c'est aussi un chantier que nous avons labouré ces derniè-

res années. L'Indicible appelle à une grande modestie, appelle à entrer dans un silence de prière. Mais il faut aussi redire à nouveaux frais, par notre vie et notre présence d'abord, ce visage de Dieu que le Christ a exprimé pour les hommes de son temps.

Je ne vais donc pas tirer les conclusions de cette session. C'est un chantier ; j'ai dit que c'était une étape.

QUESTIONS DE LANGAGE...

Je voudrais dire quand même quelque chose sur le langage. Je n'ai pas eu le sentiment qu'il ait été entre nous un obstacle à la communication mais il vrai, Paul Bernardin et Vaclav Ventura l'ont amplement souligné, que notre langage n'est pas immédiatement celui de la vie quotidienne de chacun. Cette question dépasse d'ailleurs le cadre de la session et du travail que nous avons fait ici : elle concerne notre recherche commune depuis longtemps, et sans doute pour bien longtemps encore.

Notre diversité, dont je ne pense pas qu'il soit utile de souligner à quel point elle est grande et riche, interdit un discours unique et uniforme dans un seul langage. Mais chacun est venu ici pour écouter les autres, échanger et partager. Pour cela, il a bien fallu accepter d'entrer dans un langage relativement abs-

trait, qui n'est pas celui de notre vie quotidienne. Cependant ce langage, pour une part, nous l'avons reçu car c'est celui de la Tradition vivante de l'Église et il nous permet ainsi de tenir ce qui a été énoncé dans le temps et qui correspond à l'expérience de foi des chrétiens avant nous. Mais il nous permet aussi, plus ou moins bien, de vivre aujourd'hui la communion avec d'autres, différents dans l'espace, par leurs situations comme par leur culture.

J'ajoute une chose : cet "écart de langage" est aussi une manière de prendre du recul avec ce qui nous est immédiatement donné, avec ce qui nous est familier et qui va de soi, alors que c'est toujours relatif. Il faut donc accepter que notre langage, celui de notre lieu d'existence, soit lui-même relativisé, si juste soit-il parce qu'il est le langage vrai de

nos solidarités. Au reste, personne ne peut faire jamais à la place de personne l'effort de parole qui consiste à dire ce que l'on a soi-même reçu dans un langage et une culture, pour être compris dans un autre langage et une autre culture. Cela demande le partage de la vie quotidienne. C'est notre vie quotidienne qui fera naître en nous, en chacun de nous, les mots qu'il faut pour dire, quand il le faut, les paroles de vérité, les paroles de vie. Cela demande d'écouter – je l'ai dit tout à l'heure, mais je le redis – l'autre, d'entrer dans son langage, dans sa façon de comprendre, dans sa vie spirituelle. En ce sens, nous serons toujours frustrés par le langage tenu dans une session de ce type. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'en offusquer, de s'en choquer. Cela fait partie de l'être même de notre existence et de notre ministère. Autrement – comme on dit souvent – on en reste au vécu : non que je minimise ou méprise le vécu de quelque manière, croyez moi. Mais, je pense que l'effort de langage que nous faisons est aussi un effort de

distanciation par rapport à ça, et que ça nous permet d'avoir un regard critique sur ce que nous vivons. Cela nous permet aussi d'aller dans l'ouverture et beaucoup plus loin.

Cela dit, j'ai entendu – et j'essaierai d'en tirer profit pour moi-même – les paroles qu'a dites Vaçlav et je pense qu'il a raison. Ce que je viens d'exprimer, et que je crois juste, ne nous dispense pas d'éviter le jargon, la "langue de bois", l'abstraction, et de faire effort pour parler simplement ... de réalités parfois complexes !

Il y a donc une question de langage. Mais il faut dire aussi que l'objet de notre quête – cela a été dit sous toutes sortes de formes et à maintes reprises – est au delà des mots : que ce soit la figure de l'homme accompli jusqu'au delà de la mort, que ce soit Dieu comme auteur du salut. Nous sommes toujours dans le domaine de formes provisoires. La réalité est au-delà. Elle nous accule à la réserve, à la pudeur et parfois à un silence qui est celui soit de la plénitude, soit du rien parce qu'on est exténué.

LA MODERNITÉ, PHÉNOMÈNE PLANÉTAIRE...

Les trois filières que nous avons suivies n'étaient que les trois faces d'une même réalité. Le risque était qu'elles demeurent des choses séparées car la modernité est un

phénomène non uniforme mais planétaire. Chez nous, elle est entrée dans une crise profonde, comparable sans doute à celle de son origine au XVI^{ème} siècle. Ailleurs, en 50 ans,

– je pense surtout aux pays de l'Asie – elle fait faire à des peuples le chemin que nous avons mis, nous, quatre siècles à parcourir. Dans d'autres pays, l'Afrique, elle rencontre et heurte l'homme traditionnel. Ce phénomène nous l'avons suffisamment, justement et amplement évoqué pour que j'y insiste. Je note simplement que, par nos diversités et nos situations frontalières, nous en sommes des témoins privilégiés et que cela nous est une obligation d'en rendre compte dans l'Église, là où nous sommes. Nous avons un devoir de parole et de témoignage pour que ses réalités multiples dont nous sommes parties prenantes et témoins fassent éclater, peut-être, la routine, quelquefois les replis sur soi-même, la peur devant l'autre.

Cette session nous invite aussi à pour-

suivre la rencontre des hommes et des femmes des sociétés et des cultures différentes qui nous ont accueillis. Poursuivre cette rencontre en disciples de Jésus de Nazareth d'abord, en serviteurs du Christ et aussi comme dit St Paul, en intendants des mystères de Dieu. Le mystère de Dieu, de sa présence et de ses rencontres au coeur de chaque homme et dans l'histoire des hommes ; le mystère aussi de son absence. Je pense que le ministère que nous recevons, que nous essayons de vivre tant bien que mal ensemble, à la MDF et avec vous, a cette triple dimension : la suite de Jésus, le service du Christ, la vigilance au seuil des mystères de Dieu. C'est cela que nous avons à apporter comme pierre dans la médiation ecclésiale qui est une médiation de service.

QUELQUES APPELS...

Dans cette session, je reçois aussi un appel à l'exactitude et à la modestie et, pour dire le mot, à l'humilité. Modestie devant notre capacité à rejoindre l'autre et à parler avec lui d'homme à homme. Humilité aussi quand nous parlons de notre compagnonnage avec les pauvres, de notre dialogue intérieur avec des hommes qui cheminent sur d'autres voies spirituelles. Humilité aussi devant la souffrance qui malgré tout subsiste, devant

le malheur qui accable l'homme, s'impose à sa liberté. Humilité encore devant le mal qui nous habite et qui parfois atteint à la démesure, devant le péché de suffisance, de puissance, d'idolâtrie.

Un appel à l'intelligence et au travail collectif commun pour essayer de comprendre les causes de la misère, de l'exclusion, du chômage, de cette exploitation qui semble accompagner la modernité comme une ma-

lédiction, de tous les maux qui frappent tant d'hommes et de femmes, d'enfants aujourd'hui. C'est un travail à poursuivre avec tous les hommes de bonne volonté et c'est aussi un travail qui nous incombe à nous proprement, pour élaborer une parole chrétienne qui soit juste et touche aux jointures des systèmes injustes. Un appel aussi au courage de l'engagement politique sous toutes ses formes pour s'attaquer aux causes de la misère et de l'exclusion.

Je ne veux pas, pour autant, enfermer la modernité dans un regard négatif. Nous en avons souligné les aspects positifs et libérants pour l'homme. Dans un temps où certains, dans l'Église, semblent vouloir récuser l'ère des Lumières : tout le travail des hommes qui n'étaient pas chrétiens et qui ont combattu pour la dignité de l'homme et pour le respect de ses droits, je pense qu'il faut que nous joignons notre voix à ce concert de défense des Droits de l'Homme avec les hommes de bonne volonté.

Un appel aussi à la folie : annoncer le Christ pauvre, aux pauvres. Annoncer le Christ des Béatitudes qui refuse l'accumulation, les ruses du pouvoir, l'abus du savoir et l'idolâtrie de la religion même. Avoir le courage des ruptures intérieures en soi-même, celui des ruptures avec un système qui se crête des pauvres, des exclus et qui les ignore. Peut-être en sera-t-il ainsi de tous les systèmes humains. Alors, il faudra toujours

des hommes et des femmes qui rompent avec l'ordre établi. Cela commence en nous-mêmes et Dieu sait que, dans notre temps où les médias instillent en nous tout un tas d'images, de slogans, c'est une lutte de tous les instants, une discipline, une véritable ascèse. Les Pères de l'Église ou les moines du Désert n'avaient pas connu cette insidieuse manière du système de nous "avoir", cette nouvelle forme de "tentation de saint Antoine" moderne qui nous assaille chaque jour.

Enfin se rappeler toujours que la libération des pauvres n'est pas de devenir comme des riches.

Un appel à la liberté intérieure, liberté dans la démarche vers l'autre naturellement, liberté dans la vie intérieure, liberté dans la recherche de foi et dans l'expression théologique. Les énoncés de la foi sont les formes indispensables qui attestent et transmettent ce que nous avons reçu des disciples du Christ, mais les énoncés ne sont pas sacrés. Ce qu'il faut tenir, vivre, et exprimer dans notre temps – comme l'a très bien dit devant nous Christian Duquoc – c'est ce qui, en Jésus-Christ, s'est joué du rapport de Dieu à l'homme et qui a été exprimé dans ces énoncés. Ici, je rejoins une fois encore les propos de Vaçlav : je pense que nous avons tout à gagner à exhumer les traditions oubliées et enfouies de Justin, de Clément d'Alexandrie, d'Irénée, d'Origène ou d'Eusèbe de Césarée

pour entrer dans la rencontre de l'autre et lui redonner sa place dans le champ de l'Église. Exhumer les paroles de Basile, de Jean Chrysostome sur la richesse et la pauvreté. Exhumer les textes de Grégoire de Nysse, de Grégoire de Nazianze ou de Denys sur Dieu au-delà de toute expression et saisie humaine. Là encore, Jean-Marie Tézé nous a

ouvert des horizons sur cette translation, et les risques pris quand on reprend les images : "le croyable disponible" des cultures de ceux et de celles avec qui nous vivons. Bref, je pense qu'ici il y a un jeu de la liberté et un enjeu de la liberté sur lesquels il faut tenir et se battre.

UNE FOI EN DIEU TRINITÉ...

Enfin, je voudrais souligner un dernier point, tout à fait essentiel à mes yeux : la refondation de notre foi dans une perspective trinitaire. Je suis intimement convaincu – ce n'est pas la première fois que vous me l'entendez dire ou que vous le lisez – que nous ne pouvons pas tenir ensemble le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire la présence du Verbe de Dieu dans la chair humaine, dans le mystère du Christ, et sa présence multiforme, sa révélation à d'autres moments de l'histoire, sans cette figure trinitaire qui s'est imposée à nos pères dans la foi. On ne mesure pas assez l'audace – et le temps – qu'il a fallu à ces hommes, héritiers du monothéisme juif absolu et intransigeant et immergés dans des civilisations marquées par le polythéisme et les religions à mystère, pour penser Dieu comme Trinité. Mais ce fut comme une nécessité qui – comment dirais-

je ? – découlait directement de leur écoute du mystère du Christ et de leur fidélité à la réalité de leur temps. Je ne pense pas que ce soit différent pour nous.

Cette perspective trinitaire, seule, permet avec l'Esprit d'affirmer que la conscience humaine et l'amour humain sont le signe de la présence de Dieu à l'homme, le signe d'une vocation divine et d'une dignité inaliénable de tout homme. Elle seule permet de tenir l'inouï du Christ manifestant en l'accomplissant dans sa vie cette alliance de Dieu avec l'homme qui nous maintient dans l'altérité de notre liberté, et qui est engagée aussi dans les autres voies d'humanisation et d'accomplissement spirituel de l'homme. Elle seule nous permet de tenir à la fois, la tendre proximité du Père, la sollicitude pour le plus humble, le plus pauvre, et aussi la distance, l'altérité irréductible du Dieu qui est au-delà

de tout, comme un point d'horizon vers lequel tous les mystiques, de quelque tradition qu'ils soient – se tournent au long des temps.

Et donc, puisque la foi est au coeur de nos existences et de nos préoccupations, c'est un appel à la pauvreté devant l'homme et devant Dieu. Ce que nous en saisissons dans le Christ s'efface dans le dénuement extrême de son humanité livrée à sa fragilité et aux forces du mal alors qu'il persiste dans la confiance. Ce que nous en saisissons dans les autres voies spirituelles repousse toujours plus loin les limites, brise les formes, efface un nom par un autre et nous rend au silence devant l'indicible. Ce que les mystè-

res de la souffrance et de la pauvreté nous en révèlent, nous met du côté des hommes qui ont rejeté Dieu : eux n'ont pu le rencontrer parce que, peut-être, sur leurs chemins, il manquait d'hommes qui étaient transparents à cette proximité de Dieu au coeur de la détresse. Et tout cela nous plonge – je pense – au coeur du mystère de la compassion fraternelle qui est le lot de tout homme quel qu'il soit.

Pourtant, malgré tout, à la suite de Jésus-Christ, dans cette humble remise de soi à l'espérance, nous croyons que l'amour est fort comme la mort, que la résurrection est le dernier mot, le premier mot de la vie.

Julien POTEL

**— L'ÉGLISE —
CATHOLIQUE
EN FRANCE
Approches
Sociologiques**

Desclée de Brouwer

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN FRANCE, APPROCHES SOCIOLOGIQUES

Julien POTEL – (1994, 120 F)

Le dernier ouvrage de Julien POTEL, sociologue et prêtre de la Mission de France, ne présente pas seulement un panorama pédagogique et documenté de l'approche par les sociologues de l'Eglise catholique. Il invite aussi à un bilan critique et à un changement de perspective. L'observation sociologique montre que des notions encore majoritairement employées et chargées d'un contenu dépréciatif, comme la déchristianisation, l'athéisme, l'incroyance, la désacralisation, sont imprécises et inadaptées. De nouveaux champs de recherche apparaissent comme ceux de la sécularisation, de la laïcité, de la modernité et de l'individualisme. Autant d'invitations pour l'Eglise à ne pas mesurer son présent à son passé, à ne pas travestir en crise ce qui est mutation, mais à sortir de sa "bulle" et à adopter une vue résolument prospective pour mieux répondre au défi qui lui est lancé, celui de la confrontation avec la société contemporaine.

Jean TOUSSAINT

**Nous demandons à nos lecteurs
qui auraient, à ce jour,
oublié de régler leur abonnement 1994
de bien vouloir y penser.**